

2^e Année - N° 62.

Le numéro : 25 centimes

23 Décembre 1915.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

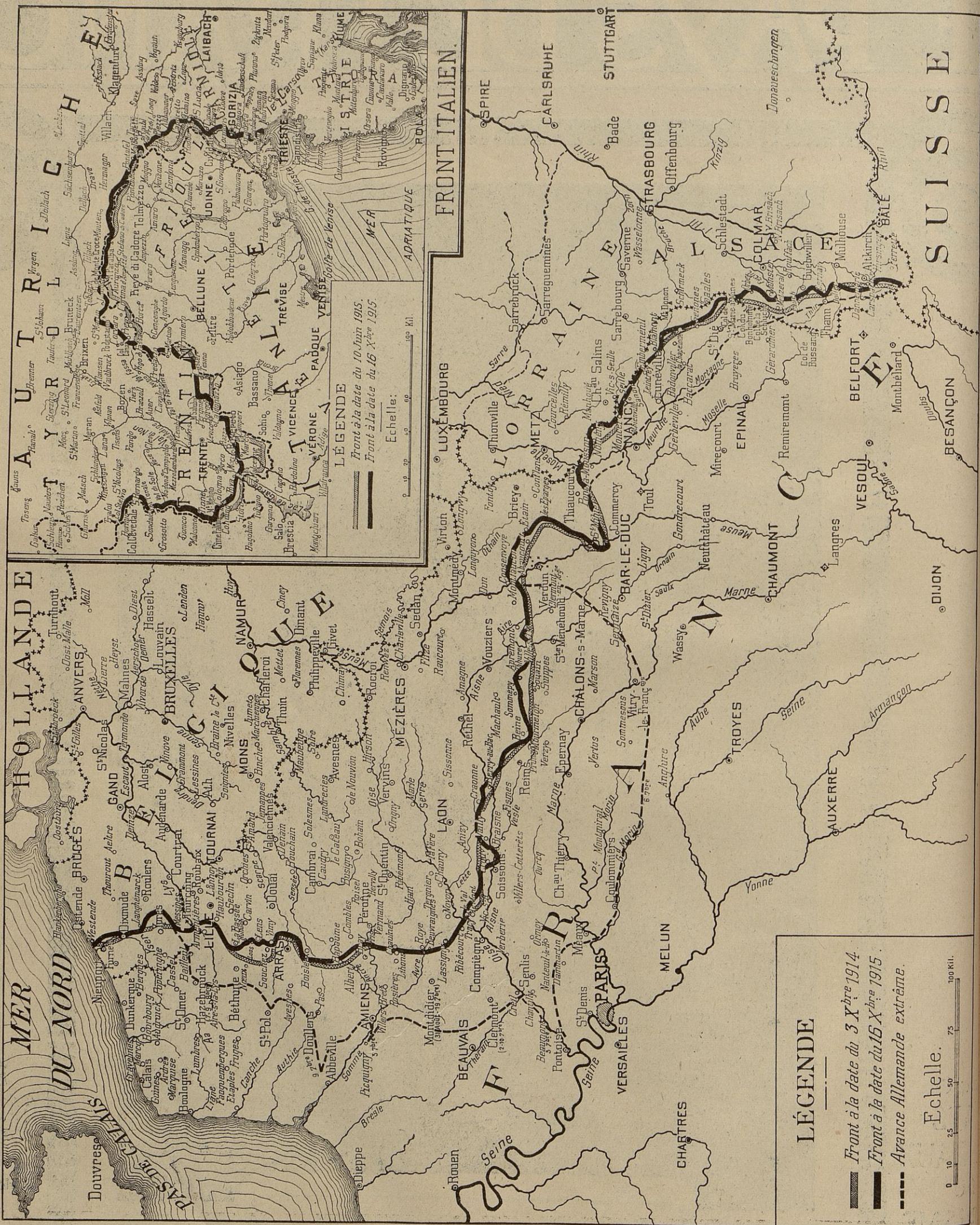
Abonnement pour la France 15 Frs

Noël près des tranchées

Abonnement pour l'Etranger. 20

Édité par
Le Ma
2.4.6
boulevard Poisson
PARIS

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 9 AU 16 DÉCEMBRE

FONCORE une fois il arrive de Hollande des bruits annonçant une grande offensive allemande sur notre front et la date même de cette offensive est précisée ; c'est vers le premier janvier que les Allemands tenteraient, avec des moyens formidables, de percer nos lignes pour reprendre leur marche sur Paris qui fut arrêtée de si fâcheuse manière pour eux il y a quatorze mois. Ces nouvelles sont lancées périodiquement, on ne sait dans quel but, et jusqu'à présent rien n'est venu les justifier. Il serait donc oiseux d'y attacher une trop grande importance ; dans tous les cas les mesures sont prises pour recevoir de belle façon cette attaque si elle se produit.

La canonnade qui se poursuit sur presque tout le front avec une intensité variable a-t-elle pour but de préparer cette offensive et de masquer les intentions de l'ennemi ? Ce n'est pas vraisemblable ; car elle manque de vigueur du côté allemand.

Le haut commandement de l'armée britannique vient de subir un profond changement : le maréchal French, qui commandait sur le continent depuis le début de la guerre et qui avait vu croître la « méprisable petite armée », a donné sa démission pour raisons de santé ; il a été nommé au commandement en chef des troupes stationnées en Angleterre avec le titre de vicomte. Il a été remplacé par le général sir Douglas Haig, qui était à la tête de la première armée britannique. Le nouveau commandant en chef des forces anglaises sur notre front a été le collaborateur intime du maréchal French ; c'est un chef énergique et « allant » ; il s'est distingué lors de la retraite de Mons et dans la bataille de la Marne.

Un autre chef de l'armée anglaise, le général Smith Dorrien, quitte le continent pour aller prendre le commandement des troupes qui opéreront dans l'Afrique orientale.

En Belgique, la lutte d'artillerie a été assez vive pendant les journées des 10, 11, 12 et 14 décembre. Le 10, les batteries belges ont effectué des tirs heureux contre des rassemblements ennemis et, dans la région de la Maison du Passeur, elles ont réduit au silence les lance-bombes allemands qui montraient quelque activité. Le communiqué du 11 signale que l'artillerie allemande, allongeant son tir, a essayé d'inquiéter les troupes au repos en arrière des lignes ; elle n'occasionna ni pertes ni dégâts matériels. Le 15, les batteries belges provoquent près du château de Blanckaert l'explosion d'un important dépôt de munitions que l'ennemi y avait récemment installé.

Sur le front anglais, l'artillerie de nos alliés a continué, avec sa coutumière violence, à battre les ouvrages ennemis. Son feu a été dirigé avec succès contre les positions que les Allemands occupent sur la route d'Armentières à Lille, au hameau de Wez-Mocquart ; elle a également bombardé les tranchées allemandes sur un autre point de la région d'Armentières à la Boutellerie, près de Flambaix, à la limite du Nord et du Pas-de-Calais. Cette canonnade a été efficace ; pour se venger, les Allemands ont bombardé Armentières.

L'infanterie anglaise ne reste pas inactive : elle harcèle l'ennemi et réussit quelques coups heureux ; c'est ainsi que le 13, à notre frontière, les grenadiers anglais ont criblé de leurs projectiles une tranchée allemande et y ont causé une grande confusion ; la veille, ils avaient attaqué de la même façon des tranchées ennemis près de Neuve-Chapelle et avaient détruit une mitrailleuse en causant des pertes aux défenseurs.

Plus au nord, au sud d'Ypres, près du bourg de Messines, l'infanterie anglaise a enlevé une barricade ; ses pertes ont été insignifiantes.

Le communiqué de maréchal French du 14 confirme encore la présence de forces britanniques entre Arras et Albert ; elles couvrent les communications par voie ferrée entre Amiens et les régions de l'Artois où nous avons une armée.

Le temps étant redevenu clair pendant quelques jours, notre artillerie a repris son activité en Artois ; le 10, elle a réduit au silence une batterie ennemie qui tirait sur le Bois en Hache au pied de l'éperon de Notre-Dame-de-Lorette ; le 13, nos pièces ont détruit un ouvrage au sud-ouest de Beauvais, village situé à 3 kilomètres d'Arras sur la route de Bapaume et Péronne.

Le 14, on signale des combats à coups de grenades dans le secteur de Roclincourt et de la ferme Chantecler.

En Picardie, toujours lutte violente d'artillerie : nos tirs ont été particulièrement efficaces sur les ouvrages ennemis dans la région de Quenneviers, entre l'Oise et l'Aisne ; dans ce secteur, nos canons de tranchée ont sérieusement bouleversé les ouvrages et endommagé les lance-bombes ennemis. Dans la région de Roye, nos batteries ont dispersé une troupe en marche et des convois ennemis sur la route de Villers, jonction importante de chemins, où il y eut un camp romain.

Entre l'Oise et l'Aisne, nos grosses bombes font sauter un dépôt de munitions allemand, au nord de Puisaleine dans la région de Tracy-le-Val.

En Champagne, le mauvais temps a singulièrement gêné les opérations ; toutefois, le 9, nous avons fini par refouler, à coups de grenades, l'ennemi au-delà de la crête au sud de Saint-Souplet ; c'est là que, la semaine précédente, les Allemands avaient réussi à pénétrer dans une de nos tranchées avancées entre l'Epine de Vedegrange et Sainte-Marie-à-Py.

Du côté de Massiges, l'ennemi a repris le tir des obus lacrymogènes ; nous lui avons rigoureusement répondu. Entre Somme-Py et Perthes-les-Hurlus, nous avons bombardé efficacement trois lignes de tranchées ainsi que des boyaux d'accès. Au sud de la butte du Mesnil, les Allemands ont fait sauter une mine en avant de nos tranchées ; plus lestes que les leurs, nos fantassins se sont emparés de l'entonneoir.

L'activité se réveille autour de Saint-Mihiel ; le 13, nos batteries ont endommagé sérieusement l'unique pont allemand que la crue de la Meuse avait laissé subsister ; ceci indique que les Allemands avaient rétabli quelques ponts de fortune. A la cote Sainte-Marie, qui domine de 115 mètres la vallée de la Meuse, au nord de Saint-Mihiel, notre tir a causé de graves dégâts à un blockhaus ennemi, destiné à protéger le chemin de fer qui va à Thiaucourt.

On a de nouveau parlé du Ban-de-Sapt cette semaine : nos canons ont pris sous leur feu des travailleurs allemands qui reconstituaien les tranchées que notre tir avait endommagées et ont dispersé une colonne de quatre cents hommes qui venaient renforcer les premières lignes.

En Alsace, des tempêtes de neige ont presque suspendu toutes les opérations ; la Fecht et la Thur ont débordé.

Profitant des quelques jours de beau temps qu'on a eus sur le front, les

aviateurs alliés ont réussi encore quelques prouesses. Le 12 décembre, un cargo-boat britannique s'étant échoué près de la côte belge trois hydravions allemands ont tenté de le couler à coups de bombes. Plusieurs avions alliés, dont un belge, les ont attaqués et mis en fuite pendant que des torpilleurs français venus de Dunkerque renflouaient le navire sous le feu d'une batterie allemande. Le 14, un avion allemand a été descendu par un de nos aviateurs en vue de La Panne ; il est tombé en mer entouré de flammes.

Le 14 fut une journée particulièrement bien remplie. Un combat aérien entre dix avions anglais et français et des aviatiks s'est livré au-dessus de l'aérodrome allemand d'Hervilly, près de Roisel, dans la Somme ; un aviatik a été abattu. Le matin, une de nos escadrilles, composée de onze avions, lançait de nombreux obus de gros calibres sur l'importante gare de bifurcation de Mulheim, dans le grand-duché de Bade, qui a été fréquemment bombardée par nos aviateurs. Vingt-deux avions jetaient avec succès des obus sur des installations de l'ennemi à Hauriaucourt tandis que douze appareils bombardaien le centre d'aviation de Hampont ; les deux localités sont situées près de Château-Salins. Nos avions d'escadre ont attaqué et mis en fuite une escadrille de cinq avions ennemis.

En outre de ces bombardements, nos avions ont exécuté dans cette même journée du 14 de nombreux vols de chasse. L'un d'eux a attaqué au-dessus de Schlestadt un aviatik qui s'est enfui. Deux autres ont livré combat en Artois dans les lignes ennemis contre trois albatros ; l'un de ces derniers a été contraint d'atterrir.

Le 15, un groupe de treize avions français a bombardé le camp d'aviation allemand d'Habsheim, près de Mulhouse ; les hangars ont été incendiés.



LEVEN A. LEMOINE 15

NOËL D'ALSACE

PAR
ÉMILE HINZELIN



Le bourg alsacien de Durheim s'apprêtait à fêter la nuit de Noël. Les enfants allaient par les rues, en chantant les antiques chansons à la fois pieuses et riantes, cordiales et narquoises. A l'intérieur des maisons où tout revêtait une parure de netteté, la table était mise pour le repas du soir, lequel, suivant l'usage, devait être le plus long de l'année.

Dans très peu de maisons, on eût trouvé un sapin de Noël. Cet arbuste chargé de présents, c'est le gracieux jouet des grandes villes. A Durheim qu'entourent d'innombrables légions de sapins gigantesques, le minuscule arbre artificiel semble si étrange ! Seuls, les drapeaux français dont s'ornent tous les sapins de Noël alsaciens seraient entièrement à leur place.

D'ailleurs, ils étaient partout de la fête, les chers petits drapeaux bleu, blanc, rouge. Dans l'intimité de tous les foyers, ils apparaissaient comme le génie même du lieu, attachés au-dessous d'un portrait, ou piqués dans un des vases de la cheminée, ou plantés dans un des *kugelhof* du buffet.

Ils occupaient ces trois places à la fois, dans la plus pittoresque et la plus riche maison du bourg, celle de M^{me} Brücher.

A sa table, en la grande salle que chauffait un monumental poêle de faïence, M^{me} Brücher recevait quelques amis. Elle avait autour d'elle ses deux fils : Jean, âgé de dix-sept ans ; Pierre, de dix-huit ans ; sa fille Marie, de dix-neuf ans, et un ami des deux fils, Paul Demange, du même âge que la jeune fille.

Le père, M. Charles Brücher, un admirable industriel de la région, était tombé, quinze ans auparavant, victime de la tyrannie allemande. Dénoncé pour son dévouement à la France, il avait été enfermé dans une prison si glaciale et si humide que, malgré son héroïque santé de montagnard, il en était sorti touché mortellement.

Grâce à l'activité énergique de M^{me} Brücher et à la haute présence du grand-père, le vieux Frédéric Brücher, une des plus belles figures de la vieille Alsace, la maison n'avait souffert que moralement de cette disparition. Mais, quelques mois auparavant, le grand-père, lui aussi, avait disparu. Chargé d'années, fier de ses petits-enfants qui l'adoraient, il serait parti dans la félicité d'une conscience sans reproche, s'il avait pu revoir, avant son départ, le drapeau français flotter à la mairie de sa ville. Son dernier mot avait été : « Quand les Français rentreront ici, vous viendrez nous le dire là-bas ». Et ses yeux regardaient vers le cimetière où il allait dormir à côté de son fils.

En cette fête de Noël, si son fauteuil, près du poêle, demeurait vide, lui-même était-il vraiment absent ? On croyait à chaque instant le revoir tel que le représentait son portrait orné du drapeau : large front chauve, fine barbiche blanche, haute taille que quatre-vingts ans, dont quarante d'oppression, n'avaient pas pu plier.

Malgré tant de deuils et d'épreuves, la maison des Brücher n'était pas triste. On y respirait le travail, l'espoir et la foi. On y respirait aussi cette fleur des fleurs : la jeunesse.

Les hôtes firent honneur au repas dont la longueur exceptionnelle permettait d'atteindre la messe de minuit. Dans les familles catholiques d'Alsace, le réveillon n'a pas lieu après la messe, mais avant, parce que d'habitude, c'est le lendemain matin que l'on communique.

Le dîner prolongé avait été composé avec ce goût parfait qui est un véritable régal. Aux mets délicatement préparés, poisson et venaison, s'ajoutaient pour la circonstance la dinde traditionnelle et l'alléchante terrine de foie gras confectionnée dans la famille. Enfin commença la série des pâtisseries où l'Alsace montre d'inépuisables ressources d'invention. Leur saveur s'associe merveilleusement à celle du vin d'Alsace et en fait ressortir le frais arôme généreux.

M^{me} Brücher voyait avec bonheur ses enfants rivaliser avec ses hôtes de bonne grâce toute française.

Entre ses deux fils, il y avait des différences saisissantes : le plus jeune était de beaucoup le plus grand et paraissait le plus mûr. Mais tous deux avaient les mêmes yeux clairs, attentifs et pénétrants, les yeux du père et du

grand-père. Quant à Marie Brücher, sa mère retrouvait en elle l'image vivante de sa svelte jeunesse aux opulents cheveux très noirs et aux joues si aisément rougissantes. Elle remarquait avec une sympathie maternelle que les regards de Paul Demange, l'ami de ses fils, étaient fixés sur la jeune fille avec une sorte d'admiration extasiée. Le jeune homme ne prenait part à la conversation que lorsqu'elle revenait, par une pente naturelle, aux grands regrets et aux grands espoirs de l'Alsace.

Vers la fin de cette année 1913, l'Alsace subissait les pires vexations et les pires outrages. Un officier prussien en garnison à Saverne, petit drôle répugnant et hautain, avait déclaré : « La peau d'un Alsacien ne vaut pas dix marks », et son général en chef, gouverneur militaire de Strasbourg, avait ajouté : « Je suis las de tirer à blanc ». Pour un dessin, pour un article de journal, pour un geste dans un café, amendes et mois de prison plevaient dru comme grêle. Un conférencier qui aimait à parler de la France en Alsace était traqué. Un vieil Alsacien résuma d'un mot toutes ces persécutions allemandes : « Ils voudraient nous rendre la vie impossible chez nous. Notre plus grand crime pour eux, c'est d'exister. Mais, patience ! »

Là-dessus, passa le sourire héroïque de la race. D'ailleurs, n'était-ce pas la fête de Noël ? Les chansons, les prières, les légendes ne répétaien-elles pas à l'envi les mots d'Espérance, de Rédemption, de Délivrance, de Résurrection, tout ce qui voulait dire : la France !

Sous les mots s'agitaient les pensées toujours plus profondes et plus hardies que les mots. On songeait au grand-père Brücher dont le portrait présidait la fête. Il avait pour maxime : « Rien de commun avec l'ennemi ». Ses petits-fils arrivaient à l'âge du service militaire. Allait-il le faire dans l'armée allemande ? Tragique question, dont la mère ne subissait que trop l'obsession accablante.

Soudain, la cloche retentit, annonçant la messe de minuit. En Alsace-Lorraine, la messe de minuit ne se célèbre que dans les villages et les bourgs. L'Allemagne craint trop que, dans les villes, elle ne soit un rendez-vous de rébellion.

— Le premier coup ! Nous avons encore une heure.

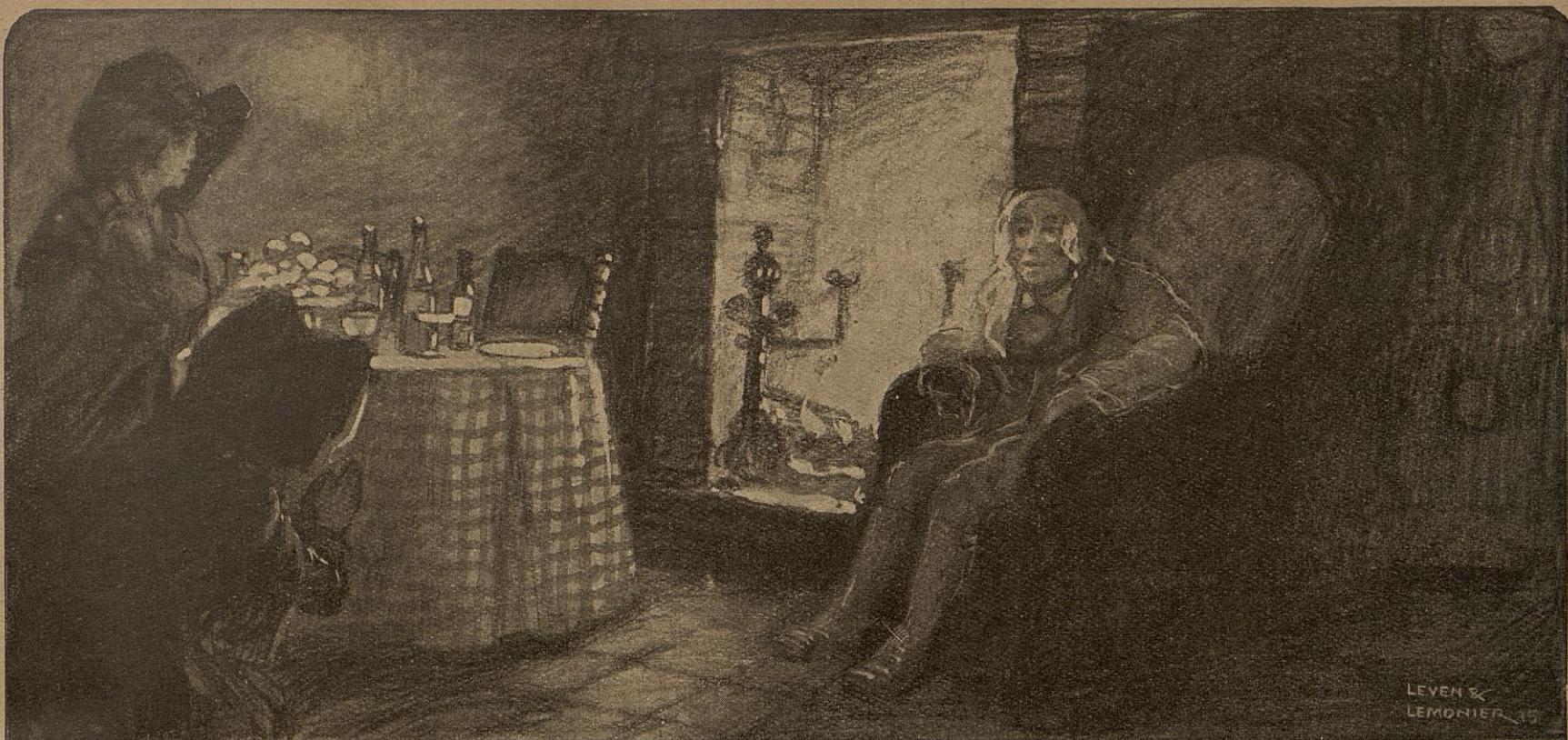
Les ondes pures de la cloche, dans la claire nuit de neige, balayèrent les pensées que l'Allemagne noircissait. Déjà, dans les rues du bourg où la neige feutrait les pas, on entendait des passants s'appeler. Depuis longtemps, les bonnes gens qui habitaient les fermes étaient en route, une lanterne à la main. Dans la montagne, les lanternes qui se suivent semblent une éclosion d'astres ou un pèlerinage de vers luisants. Les enfants suivent, cherchant au fond du ciel l'étoile de rois mages.

Des voix fredonnèrent : *Seid stille ihr Wind*. Les hôtes de M^{me} Brücher se turent pour saluer l'antique Noël qui passait.

C'est celui que préférait le grand-père. Il en louait l'accent superbe, si franc, si coloré, et qui le rattachait aux plus belles pièces de la vieille France.

L'hôte le plus âgé l'entonna et les jeunes gens le chantèrent. La voix de Marie aux yeux baissés, s'élevait avec une douceur irrésistible. Peu à peu, toute la salle chanta avec les jeunes gens.

*Seid stille, ihr Wind,
Lasst schlafen das Kind ;
All' Brausen sei fern,
Es ruhen will gern ;
Schlaf, kind, schlaf, thu',
Dein' Aeuglein zu,
Schlaf, und gib uns die ewige Ruh',
Ihr Stürme halt' ein
Das Rauschen lasst sein,
Seid stille, ihr Wind,
Lasst schlafen das Kind.*

LEVEN &
LEMONIER 15

(Laisse, laisse, ô vent,
Dormir cet enfant.
Que tout bruit s'apaise,
Qu'il repose à l'aise !
Enfant gracieux,
Ferme tes beaux yeux,
Et donne à nos têtes
Le calme des cieux.
Silence, tempête !
Laisse, laisse, ô vent,
Dormir cet enfant.)

Soudain ce fut le second coup de la messe. On en était à un second Noël, le plus caressant de tous, qui a pour motif : *O Gott, mein Lieb* (O Dieu, mon amour.)

Joseph apportait du foin pris dans l'ombre
Pour que l'Enfant-Dieu dormit jusqu'au jour.
O Dieu, mon amour,
Est-ce là, dis-moi, ton petit lit sombre?
O Dieu, mon amour !

Et la strophe succédait à la strophe, en s'ouvrant pour ce refrain : « O Dieu, mon amour », comme pour un soupir de joie et un acte d'adoration. Le Noël était fini. Il se fit un solennel silence. Tous les regards se tournèrent vers la jeune fille dont les mains s'étaient jointes et qui, les yeux toujours brisés, reprenait d'une voix pleine de larmes :

« France, notre amour ! »

Le troisième coup allait sonner. Avant de se séparer, on voulut lier plus étroitement le souvenir de la France à cette gerbe ardente de prières. Avec la même piété grave et passionnée, les voix entonnèrent l'hymne de l'Alsace en l'honneur de la vraie patrie :

*Edles Frankreich, deine Granze,
Dich sei' ich von fern schon stehn,
Wann wird sich mein Schicksal andern,
Dass ich Frankreich wiedersch' !*
(Ton foyer, France noble et tendre,
Je crois le voir, mais de si loin !
Puisse bientôt le sort me rendre
A toi dont mon cœur a besoin.)

Puis, tous restant debout, les jeunes voix viriles qu'accompagnaient les émouvantes voix de femmes, lancèrent ce couplet de la chanson alsacienne sur Napoléon :

*König, Kaiser, wollen Frieden schliessen,
Napoleon, lass' dich nicht verdriessen,
Du behalst dein Land bis an den Rhein.
Frisch gewagt ist halb gewonnen,
Nicht verzagt, 's wird wiederum kommen,
Was zu Frankreich g'hor'n thut.*

(Ils voudraient tous la paix. Toi, l'Empereur et Roi,
Reste, Napoléon, debout et plein de foi.
Courage ! Pas de trêve et pas de défaillance.
La partie est gagnée, en un coup souverain !
Tu verras ton drapeau se mirer dans le Rhin,
Et ce qui fut français demeurer à la France.)

Des chansons patriotiques aux hymnes de piété, comme de la maison Brücher à la vieille église de Durheim, il n'y a qu'un pas. L'église était déli-

cieusement illuminée, chauffée et parée. Dans les bras de sa mère, l'Enfant Jésus souriait. La nef exhalait cette odeur de sapin séché, de boiseries vermoulues, de murs salpêtrés, d'encens refroidi, dont le seul souvenir mouille les yeux de l'exilé.

La cérémonie, avec ses chants latins prononcés à la française, se déroula en sa rituelle et pénétrante majesté. Les assistants, qui étaient doublement des fidèles, y prenaient part sans manquer un mot ni une note.

L'âme collective de cette assemblée pressentait que cette messe de minuit était la dernière, avant l'effort souverain qui devait libérer l'Alsace et sauver la civilisation.

La messe était finie que les chants vibraient encore dans tous les coeurs. Mme Brücher et ses enfants revinrent au seuil de leur maison. Mme Brücher se rappelait la précédente nuit de Noël où le grand-père, trop souffrant pour se rendre à l'église, attendait le retour assis dans son fauteuil, près de la lampe.

Marie avait le bout des doigts humides de l'eau bénite que Paul Demange lui avait présentée.

— Nous allons reconduire Paul jusqu'à la scierie, dirent Jean et Pierre.
— Allez, mes enfants ! répondit la mère.
— Au revoir, Paul ! ajouta Marie. Vous direz à votre sœur que je l'aime comme une sœur.

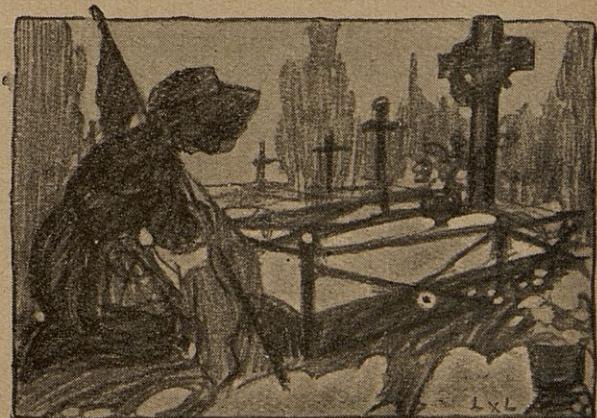
La mère et la fille rentrèrent dans la salle. La lampe au feu de veilleuse éclairait vaguement la table et le poêle.

Tout à coup, Marie Brücher poussa un cri :
— Le grand-père ! Maman, vois-tu le grand-père assis dans son fauteuil ?
Les deux femmes tombèrent à genoux. Marie reprit :
— Il nous regarde. Il incline la tête. Il sourit. Il me fait signe d'approcher... Grand-père, je ne t'entends pas. Que veux-tu nous dire ?
Ce ne fut qu'un souffle, mais la mère et la fille en distinguèrent le sens.
— Qu'ils s'en aillent !
— Où donc ?
— En France.
— Qui ?
— Tous les trois.
— Quand ?
— Tout de suite.

La mère, le visage baigné de larmes, serra contre elle la tête de sa fille. Quand elles relevèrent les yeux, le fauteuil était vide. Dans les larmes de Marie (oh ! larmes de la jeunesse qui ne sont jamais amères qu'à demi), il y avait cette douceur : « Le grand-père a mis Paul parmi ses fils. »

Les trois jeunes gens partirent le lendemain pour la France. Ainsi, sept mois après, ils ont pu combattre sous leur véritable drapeau, tandis que d'autres Alsaciens-Loirains étaient dirigés sur le front russe et même, hélas ! sur le front français pour y mourir, le cœur déchiré.

Tous les soirs, Mme Brücher et sa fille, pour faire leur prière, s'agenouillent devant le fauteuil du grand-père. Elles demandent quand la guerre finira, mais non pas comment elle finira. Elles savent bien qu'elles exécuteront avec une joie sacrée l'ordre que le grand-père leur a donné : « Le jour où le drapeau français flottera sur la cathédrale de Strasbourg et de Metz, vous viendrez nous le dire sur notre tombe et, du fond de nos cercueils, nous crirons : Noël ! Noël !





Quelle était triste cette vigile de Noël dans le village aux trois quarts détruit par les Allemands ! Ils avaient fusillé les deux fermiers avec leurs gars de quatorze à seize ans ; ils avaient fusillé le curé, le médecin, le cantonnier, une dizaine de paysans, puis avaient mis le feu, avec leurs pastilles incendiaires et leurs seringues à pétrole, aux chaumières, aux métairies et aux maisons des notables, ne conservant le château, la cure et quelques villas que pour leur usage personnel.

Pendant trois semaines, la bourgade, frappée de terreur, avait été comme isolée du monde. Les gens vivaient dans des caves, cherchant à éviter l'horrible contact des assassins de leurs parents, de leurs amis ; les troupeaux, qui avaient échappé à la fureur dévastatrice des barbares, erraient le long des chemins, le poil long, inquiets, lamentables, les yeux empreints d'une tristesse infinie.

❀ ❀ ❀

Peu à peu des hommes, qui avaient fui dans les hameaux voisins ou qui s'étaient cachés dans les bois lors du passage de la tourmente, revenaient déterrer les pommes de terre, les betteraves, et recueillir le peu de blé qui était resté dans les champs piétinés par la soldatesque allemande et labourés par la mitraille française.

Et la vie, comme la plante qui pousse au milieu des ruines, avait repris dans le bourg dévasté. Les automobiles et les chariots du comité de ravitaillement étaient arrivés, pareils aux paniers d'osier du bonhomme saint Nicolas, apporter des vêtements, des chaussures, du lainage, du café et des épices aux sinistrés privés de tout ce que la civilisation a rendu indispensable aux hommes.

La distribution s'était faite au carrefour de l'ancienne et de la nouvelle route où, en des temps plus heureux, sur un kiosque formé de quelques planches posées sur des tonneaux, quatre musiciens : un bugle, un piston, un trombone et une grosse caisse faisaient danser la jeunesse à la lueur tremblante des lanternes vénitiennes.

'Alors la Lise en avait eu de la besogne ! Car si l'on n'y regardait pas de très près pour la coupe des vêtements, il fallait bien que ceux qui étaient démesurément larges fussent ramenés à de justes proportions. Et l'aiguille fila entre ses doigts agiles, comme la truite dans la rivière argentée. Et la Lise, en cousant, continuait son rêve, un rêve de quinze ans.

❀ ❀ ❀

Depuis longtemps les jeunes hommes avaient renoncé à lui faire la cour, car on savait qu'elle pensait toujours au Tisse, qui, pourtant, était fort

LE NOËL de LA LISE

NOËL WALLON
PAR
MAURICE DES OMBIAUX

village et qui, du reste, avait quitté le pays pour s'en aller en Amérique. Oui, le Tisse, du temps qu'il était capitaine de jeunesse, ne se gênait pas pour en conter à toutes les filles qu'il rencontrait et s'amuser à les compromettre, mais si la Lise avait souffert, personne n'en avait jamais rien su ; son doux visage, grave, n'avait pas laissé pénétrer son secret. Quand le Tisse avait bien fait « le jeune homme » c'était toujours près de la Lise qu'il revenait, comme la goélette, bousculée par la mer, rentre au havre de grâce. Et la Lise l'accueillait toujours avec le même sourire.

Le Tisse, pourtant prodigue de paroles d'amour, n'avait jamais parlé d'amour à la Lise, jamais il ne s'était permis avec elle des privautés comme avec tant d'autres ; il l'avait toujours respectée, ce qui, par un curieux phénomène, avait excité la jalouse de celles qui avaient cru triompher d'elle. On les considérait comme promis.

Puis le Tisse était parti pour la ville. De temps en temps il revenait au village, faisait la tournée des cabarets, mais ne manquait point de dire un petit bonjour à la Lise qui n'en demandait pas davantage, comme si ces réalisations eussent été sans importance pour elle. Un jour on apprit que le Tisse s'était embarqué pour le Chili, en quête d'aventures.

La Lise, que l'on chercha à interroger, n'en parut pas, plus que cela, étonnée. Son doux visage grave et tranquille, penché sur l'ouvrage, elle poursuivait son rêve d'un bonheur qui, pour les autres, semblait avoir disparu à jamais.

Des années s'étaient passées sans que le facteur eût apporté le moindre papier d'un pays lointain. Mais ceux qui avaient cru bénéficier de l'oubli en étaient pour leur courte espérance. La Lise repoussait leurs hommages.

❀ ❀ ❀

La guerre était venue ravager le pays ; la tourmente avait brûlé et ensanglanté le village ; le parrain de la Lise, un vieillard de soixante-quinze ans, avait été fusillé dans son jardin ; des femmes ayant perdu leur mari et leurs fils étaient devenues folles. Dans la détresse générale, le spectacle de la Lise se remettant à l'ouvrage et continuant son rêve avait été d'un réconfort assez inattendu ; la sérénité d'un cœur fidèle avait fait renaître à l'espoir des gens qui s'étaient vus tout à coup environnés de ténèbres.

La vieille Guérite Barizon, la sorcière, qui avait fait ajuster ses nippes par la Lise, venait volontiers s'asseoir auprès d'elle dans le réduit où elle faisait courir l'aiguille subtile ; sa pie et son chat bariolé de noir, de blanc et de feu, pareil à un masque, l'accompagnaient.

— Tu es une vraie mascotte, lui disait-elle.

La vieille, le visage entouré d'une « godiche » de toile surmontée d'un châle, laissait voir deux yeux noirs vifs et luisants comme des lumignons, un nez crochu, un menton en galochette et une bouche qui se confondait avec les rides d'une peau ratatinée.

— Tu m'as porté bonheur ! aussi j'ai fait pour toi des tours d'amour, tu seras heureuse, ma fille.

La Lise souriait et la remerciait pour ne pas la contrarier.

— Tu vas voir, je vais battre les cartes pour toi ; coupe de la main gauche, la main du cœur.

Elle étala les piques et les carreaux, les trèfles et les coeurs, les as et les valets, les rois et les reines et son doigt gourd alla d'une figure à l'autre.

— Quelle planète est la tienne ! La veine, longtemps attendue, s'ouvre à toi, tu vas recevoir une grande nouvelle.

Sans trop y croire la Lise rougit de plaisir.

— Ah ! tu vois que la vieille Guérîte est encore bonne à quelque chose !

Et elle lui montrait comment s'indiquait la destinée dans les combinaisons embrouillées des cartes ; les figures hermétiques se mettaient à parler.



Le hameau s'était privé de viande pendant des semaines, mais avait gardé un porc pour fêter la nuit de Noël selon la tradition. Le saigneur fit chavirer la bête, la maintint sous son genou et l'égorgea. Ce spectacle parut si nouveau que tous les villageois faisaient cercle pour y assister. On alluma la paille, elle flamba en faisant crépiter les soies. Après la purification du feu, on procéda au raclage de la peau et, à grandes eaux, on lava le corps noirci par les flammes. Puis l'opérateur coupa les oreilles et les pieds, pratiqua une entaille dans les pattes pour faire sortir les tendons, attacha ceux-ci aux montants de la courte échelle que l'on releva aussitôt. Quelques ablutions encore et l'on procéda au dépeçage de la bête qui pendait, la tête en bas. Sous l'incision de la lame, la peau tendre du ventre s'écartait vivement, laissant voir une marmelade débordante de boyaux, de tripes, d'intestins contorsionnés dans laquelle l'homme, le couteau entre les dents, plongeait ses bras nus. Le corps fut ouvert de part en part, le cœur jeté au chien déjà occupé à laper le sang dans la rigole ; la tête, d'où s'écoulaient encore quelques gouttes rouges entre les lèvres exsangues, fut séparée du tronc. Ainsi on enleva chaque pièce à son tour : les pattes, les côtelettes, l'échine, pour finir par les jambons.

Puis on fabriqua les boudins dont la Lise eut sa petite part.



Le soir, la couturière alla porter sa chandelle, sur la herse, dans l'église réparée tant bien que mal par le nouveau curé. Dans les caves et les abris où gîtaient maintenant les riches aussi bien que les pauvres, les enfants avaient mis leurs sabots au fond de l'âtre, comme si le petit Jésus, arrivant la nuit avec son cortège d'anges, y dût laisser choir, de même que les autres années, les « cougnous » à la croûte luisante, pareille à du bois verni, garnis de rondelles en terre cuite peinte et les pains d'épices sur lesquels est dessinée en sucre blanc l'adoration des bergers. La vieille Guérîte était parvenue, on ne sait comment, à se procurer un peu de farine de sarrasin et des raisins secs pour en fabriquer les « kouquettes » de Noël.



Et par la petite gelée qui blanchissait les chemins et couvrait les arbres de givre, les paysannes se rendirent à l'église. La Lise y entra et se mit en prière. Le prêtre chantait :

— Il nous est né un enfant et il nous a été donné un fils qui portera sur son épaulé la marque de son empire, et il sera appelé l'ange du conseil céleste.

Et des voix répondraient :

— Chantez au Seigneur un nouveau cantique, parce qu'il a opéré des merveilles. Gloire au Père !

La Lise se sentit frappée à l'épaule ; la vieille Guérîte s'était trainée jusque là :

— Il est arrivé une lettre pour toi, lui dit-elle.

La Lise devint toute pâle sous les lumières vacillantes des bougies et se remit à prier, à prier éperdument, jusqu'à ce que l'*Ité missa est* eût fait claquer les sabots sur les dalles.

Un messager l'attendait à la porte avec une lettre arrivée par la Hollande. Elle n'en croyait pas ses oreilles. Quand elle fut certaine d'avoir bien entendue, elle crut défaiillir.

— Venez chez moi, dit-elle, vous mangerez avec nous les boudins de Noël. Il y a de la paille pour vous reposer.

L'homme arrivait à pied de Liège, porteur de nombreux messages.

La Lise, fébrilement déplia le papier. C'était le Tisse lui lui écrivait :

« La Lise,

» J'étais occupé à faire fortune au Chili. Dès que j'ai appris que notre pays était envahi, je me suis embarqué pour reprendre du service dans mon ancien régiment. J'ai combattu sous Anvers, à Schoonaerde et sur l'Yser. J'ai reçu dans la cuisse un éclat de shrapnell ; le roi m'a donné la médaille militaire. Je suis à l'hôpital et je pense à vous, car je n'ai jamais aimé que vous. La Lise, je vous attends ; si vous venez, comme je l'espère, je vous préviens que vous n'aurez plus qu'un Tisse boiteux, mais ce Tisse boiteux vaudra mieux que l'autre, ma Lise, de sorte que vous n'aurez, je crois, rien perdu au change.

» Je suis votre Tisse pour la vie. »

— Je l'avais toujours bien dit, murmura la Lise, que ce n'était pas un mauvais garçon !



Elle avait attendu quinze ans !

Puis elle se demanda s'il lui était permis d'avoir tant de bonheur en cette nuit de Noël où la misère ne faisait plus aucune distinction entre les gens, dans ce village naguère si prospère, où tant de mères pleuraient leurs fils, des femmes leur époux, des enfants leur père. Mais elle appartenait au Tisse en pensée depuis quinze ans ; il l'appelait, elle devait obéir !

Sans hésiter, malgré les exhortations de son entourage, cette pauvre fille qui n'avait jamais franchi les limites de son canton, après avoir rassemblé quelques hardes, gravit la colline pour gagner la route de Liège, la frontière gardée par les Boches, la Hollande, l'Angleterre, la France et son Tisse !

Elle s'arrêta à une chapelle du chemin pour y dire une courte prière ; dans la pierre était taillé le blason d'un abbé de Waulsort. Au-dessus de la devise : *Par le cœur et par l'âme*, deux chimères unies élevaient un cœur, celui de la Lise, celui du pays wallon, semblant dire à la pèlerine qu'il n'est rien d'impossible à ceux qui aiment !



Et marchant à pas menus sur la route givrée, elle entendait chanter les anges dans un ciel resplendissant d'étoiles, sûre d'atteindre son but.





Les trois enfants de Whitebeach

NOËL ANGLAIS, par HENRY BIDOU

Cette année-là, le Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande était en guerre avec les Ogres, peuple barbare et savant, qui à la tête carrée, la peau rose et les yeux entourés de lunettes d'or. Les Ogres développaient dans cette guerre une féroce incroyable. Les hommes ne la craignaient point, les femmes pensaient à autre chose, mais les petits enfants étaient parfois effrayés.

Or il y avait à Whitebeach, qui est une grande et belle ville de l'East-Coast, une grande et belle maison dans le vrai style anglais, je veux dire avec une petite porte, un petit perron, une foule d'angles et de saillants et beaucoup de fenêtres à guillotine, divisées en une multitude de petites vitres. Du lierre enveloppait aux trois quarts la pierre grise, et un petit fossé qui défendait la façade servait de chemin de ronde aux sous-sols.

C'était la demeure d'un homme heureux, car il avait la tête parfaitement vide, ce qui se voyait à la transparence de ses yeux bleus. Il avait une femme, laquelle avait aussi la tête remplie par les génies du Rien, les joues roses, les cheveux blonds, et le caractère si bien fait qu'elle riait sans cesse. Et ils avaient trois petits enfants, deux fils et une fille, qu'on appelait Kit, Bob et Meg.

Cependant les soldats se battaient dans des contrées lointaines, et il venait de leurs exploits des récits effrayants. Kit les écoutait avec passion. C'était un jeune Anglais de cinq ans, et comme il était l'aîné, il avait été élevé sévèrement. Dès qu'il avait compris le sens des mots, il avait entendu cette première et dernière recommandation : *Be a gentleman !* Et quand il ne voulait pas se conduire en galant homme, on l'envoyait dans le coin jusqu'à ce qu'il eût retrouvé, non sans quelques larmes, le sens du contrôle et le gouvernement de lui-même. Il avait gardé de cette éducation héroïque le sentiment de sa dignité, et il avait trop de fierté pour avoir de la crainte.

Bob, à quatre ans, avait l'âme plus douce, et des façons flatteuses que l'aîné méprisait. Mais il n'était pas affranchi de terreurs. Quand il avait su que les Ogres coupaien les mains des petits enfants, il avait d'abord refusé de sortir quoiqu'ils fussent éloignés de plus de deux cents lieues. On avait vu pendant quelques jours sa petite face pâle collée aux vitres, et regardant avec terreur le monde extérieur plein de périls. Il avait enfin osé paraître sur le perron ; mais il tenait ses mains obstinément cachées au fond de ses poches.

Meg ne pensait à rien du tout. C'était une petite fille tout à fait anglaise, avec des cheveux blonds légers comme des écheveaux de soie, des yeux d'un bleu profond, et un petit nez entre des joues pareilles à des pommes, qui pressaient une bouche ronde.

Et voici que Noël approchait ; l'apre vent d'est, qui s'est refroidi sur tout le continent, avait arraché toutes les feuilles du jardin ; et au fond du paradis

se préparaient les prodigieux convois de marrons glacés, les trains de poupées, les abatis de sapins enguirlandés d'argent. Enfin le petit Jésus prit son chemin du ciel vers la terre, chemin qui se fait par les îles Hyperboréennes, où vivent des humains justes et généreux.

De là, l'enfant divin s'en vint au-dessus de la mer Arctique où roulaient les vagues grises. Mais comme il approchait des côtes d'Ecosse, il eut cette surprise, que lui-même ne reconnut point le ciel. Sans doute, il restait en place des étoiles fidèles, des vieilles et vénérables étoiles qui tournent depuis des siècles et des siècles autour du monde, et qui sont dociles comme des ânes au moulin : Régulus déjà grésillant de vieillesse, et la Polaire immobile sur l'axe de l'univers. Mais des feux nouveaux s'interposaient bizarrement. Une grosse étoile intruse, une vraie commère boche, s'était impatronisée dans la constellation d'Orion, et redoublait Bételgeuse. Une autre offusquait Aldébaran... Il y en avait dans tous les coins du ciel.

Tant bien que mal, les convois divins trouvèrent leur chemin. Il ne s'égara que quelques boîtes de soldats de plomb, qui tombèrent chez les Esquimaux, où elles parurent pleines de statues miraculeuses, et où chaque petit fantassin fut adoré comme un dieu particulier et un fétiche puissant. Ce fut le commencement du militarisme en ce pays.

Pendant ce temps, Kit, Bob et Meg n'étaient pas moins agités. Ces enfants avaient complètement oublié la guerre, événement particulièrement fait pour les grandes personnes.

Pourtant cette guerre se développait avec une majesté effrayante et c'était un événement sans pareil dans l'histoire du monde. Au début elle n'avait embrasé qu'un quart de l'univers. Mais les Ogres, refoulés et près d'être vaincus, avaient cherché une issue chez des peuples lointains qu'ils avaient appelés aux armes. Commencée dans des plaines cultivées et peuplées, la guerre se poursuivait dans des solitudes glacées et dans des montagnes inaccessibles, et il était question de la porter jusque dans les déserts de sable où ont péri les premiers conquérants. En même temps qu'ils essayaient d'embrasier l'univers entier, les Ogres recourraient à mille artifices. Ils avaient commencé par se terroriser profondément et par chercher un abri dans des cités souterraines. Ils avaient tout à coup inondé le camp de l'adversaire de vapeurs suffocantes, les unes lourdes qui rampaient lentement sur le sol, les autres légères, dorées et irritantes qui couvraient en un instant l'étendue d'une armée. Ils avaient construit des bateaux qui, plongeant sous les eaux, apparaissaient soudain devant des paquebots désarmés, et envoyoyaient au fond des mers une foule épouvantée de femmes et d'enfants ; on voyait un instant les victimes crier avec horreur ; puis tout

s'abimait, et la houle éternelle berçait leurs âmes indignées. Jamais en n'avait tué avec une lâcheté si atroce ni avec une féroce si calculée.

La plus belle invention des Ogres avait été de construire des navires aériens, qui, à vrai dire, ne servaient à rien dans la bataille, mais d'où ils pouvaient, quand le vent était favorable, bombarder sans péril quelque petite ville innocente, tuer des gens dans leur lit, et surtout massacrer des êtres inoffensifs, ce qui est le grand divertissement des Ogres, peuple exécrable au genre humain. C'étaient là ces étoiles que les habitants du Paradis prenaient pour de nouvelles venues dans le cœur des astres, et qui étaient les feux de vigie de ces pillards de nuit.

Mais en vérité Kit, Bob et Meg ne pensaient point à tout cela. Ils connaissaient assurément la guerre.

Ils l'avaient vue, un jour qu'on les avait conduits à Londres. Et c'était une chose merveilleuse, tout enfermé derrière une grande vitrine, et tout encadrée de lampes électriques, dont l'éclat se répandait dans les brouillards du Strand. Elle se passait sur un sol de gravier fin, et dans des rochers de papier de verre. Sous des sapins frisés, des petits soldats, dont le visage respirait la santé et l'innocence, tantôt se tenaient debout, tantôt se couchaient à plat ventre sur des prés de drap vert. Des canons peints en gris étaient dissimulés derrière des épaulements de mousse sèche. Deux soldats ramenaient sur un brancard un Ogre blessé et couvert de sang, auquel une jolie poussée blanche, marquée au front d'une croix rouge, témoignait une vive compassion. Et la guerre était ainsi un spectacle d'un prodigieux intérêt, et fertile en joujoux nouveaux.

Et les trois enfants pensaient que la nuit de Noël leur apporterait peut-être quelque magnifique jouet de cette sorte, un sous-marin, une batterie de campagne, une ambulance ou un zeppelin.

Et cette nuit-là vint. Il avait neigé, selon l'usage. L'admirable campagne anglaise, si complètement nettoyée de paysans et de tout ce qui rappelle le travail malpropre des fermes, étincelait d'un givre parfaitement propre. Il faisait froid, mais agréable. La maison était tiède. Tout autour les volutes bleues de l'ombre se développaient sans bruit. La gouvernante française avait dit aux enfants :

Tous les ans, dans cette nuit sacrée, l'Enfant Jésus revient sur terre et apporte des joujoux aux bébés sages et des paquets de verges aux bébés qui n'ont pas de bonnes manières.

Elles ne se doutait pas qu'elle amalgamait en quelques mots des légendes germaniques, l'Evangile, et l'antique fête naturaliste du solstice d'hiver. Mais à cette phrase, Kit se souvint qu'il était gentleman, et que quand il manquait à l'être, il était privé de dessert. Il résolut *in petto* d'attendre l'hôte de marque qui devait le combler de jouets. Il fit part de son projet à Meg. Ils se persuadèrent que l'Enfant Jésus, qui avait coutume de trouver partout des endormis, serait satisfait qu'on l'ait attendu, et qu'on lui offrit une tasse de thé. Bob eût volontiers dormi, mais il était d'un caractère aimable et faible, et il suivit le mouvement.

Vers deux heures du matin, tout Whitebeach dormait, sauf les trois enfants. Ils avaient gagné à pas de loup leur salle d'étude, dont les fenêtres donnaient sur trois côtés de l'horizon ; et blottis sous les rideaux, glacés, un peu effrayés aussi par ce vaste ciel muet qui tournait lentement, ils attendaient.

Ils regardaient, espérant que l'Enfant Jésus allait paraître dans les profondeurs du ciel. Mais ils voyaient seulement la scintillation des constellations penchées. Le ciel, ayant tourné autour de son axe, prenait une figure nouvelle et surprenante. Le Chariot se tenait les quatre roues en l'air, le timon en bas, comme s'il allait précipiter son maladroit cocher. Kit se demandait, ayant l'esprit pratique et l'imagination

stérile, quels moyens de transport pouvaient franchir ces distances considérables. Mais comme il ne trouvait rien à répondre, il s'ennuyait un peu.

Le feu tournant du phare scandait le temps. Kit comprenait les éclipses et voyait tout à coup apparaître un long rayon qui tournait en l'éblouissant ; puis, la nuit renaissait, et l'on ne voyait plus que le feu rouge et le feu vert, deux vieux feux tranquilles et immobiles, qui marquaient les moussoirs du port.

Bob pensait à ce bon pudding qui allait, demain, tout flamboyant, passer autour de la table. Meg, en pleine escapade, protégée par la présence de ses deux grands frères, le nez collé aux vitres, ne pensait toujours à rien.

Cependant il se passait assurément quelque chose de singulier.

Tandis que le phare continuait à balayer la mer, trois projecteurs lançaient des rayons pareils vers le ciel. Chacun de ces rayons se terminait comme celui d'une lanterne magique, par une nappe de lumière, entourée d'un halo, et ces rayons semblaient vivants et sensibles. Ils se raccourcissaient, ils s'allongeaient, ils semblaient se poursuivre. Quelquefois l'un d'eux s'étirait, comme s'il voulait atteindre l'autre et lui chuchoter je ne sais quoi ; mais l'autre se dérobait, et si rapidement qu'il allait s'étailler sur la masse ventrue d'un nuage, comme Bob, l'été, tombait parfois sur un tas de foin.

Quelquefois encore les trois rayons se concertaient et demeuraient immobiles, voisins, et comme plongés dans un conciliabule, et tout à coup, ils s'égaillaient et chacun tirait à un coin de l'horizon. Soudain un quatrième parut ; les trois premiers vinrent le reconnaître, et l'admirent enfin dans leur groupe.

Tel était le spectacle animé du ciel.

Tout à coup Kit, tout maître de lui qu'il fût, perdit entièrement son contrôle. Meg battit des mains et se mit à danser. Un vaste et blanc navire arrivait dans le ciel. Un navire merveilleux sans doute. Le port l'avait signalé et les projecteurs croisaient sur lui leurs faisceaux. Son ventre luisait comme un poisson d'argent.

Bientôt toute la terre s'illumina. Des gerbes de feu s'élevaient vers le croiseur aérien, et elles éclataient comme un étonnant feu d'artifice. Les enfants battaient des mains, fous de joie et de terreur.

Tout à coup, ce fut plus beau encore. Un fracas épouvantable retentit, et une maison fendue comme un château de cartes, s'écroula de toutes parts. On entendit des cris.

Des gens parurent aux fenêtres, et c'était une chose merveilleuse que de voir tant de bonnets de nuit ; mais dans les rues d'autres gens criaient qu'il fallait tout éteindre. Un gros policeman qui levait les bras vers les maisons, tombe tout à coup et ne bouge plus. Les détonations éclataient. Un baromètre accroché au mur de la chambre, s'écroula. Les vitres se brisèrent et tombèrent dans la rue en éclats argentins. Les pas des parents retentirent dans l'escalier.

Puis un nouveau fracas que cette fois les enfants n'entendirent plus !

Déjà leur trois pauvres petits corps écrasés avaient disparu dans les décombres, invisibles comme sont en hiver les cadavres des petits oiseaux.

Mais l'Enfant Jésus, qui arrivait sur les routes tracées par les étoiles, vit venir à lui trois petites âmes, trois petites âmes impatiennes, qui ne savaient pas encore qu'elles étaient des âmes d'enfants morts, et qui poursuivaient, par delà le seuil invisible qui sépare l'un et l'autre monde, leur rêve de la veille, le saluèrent avec une politesse de bébés anglais. Et cette année-là, Kit, Bob et Meg firent le Noël en paradis.



Il ne s'égara que quelques boîtes de soldats de plomb...



... leurs trois pauvres petits corps écrasés avaient disparu.



OTSEVI

NOËL SERBE

par G. LE FAURE

C'était l'Otsévi (1) : encore quelques jours et l'on fêterait la Noël !... Tristes fêtes où le chant des cloches célébrant avec allégresse la naissance du Boga (2) se troublerait de la voix grave du canon.

Depuis deux ans, l'écho des montagnes serbes résonnait du grondement ininterrompu de la bataille !... Depuis deux ans, peu à peu, les villes, les villages s'étaient vidés de leurs hommes et sauf quelques vieillards impotents, seules les femmes avec leurs enfants animaient les tristes paysages glacés de l'hiver...

Malgré la tristesse dont son cœur était plein, le vieux Piotr' Vatschich, du village de Luitsé, n'avait pas voulu cependant que l'Otsévi se passât sans apporter à sa petite-fille Spomenka les cadeaux d'usage ; la veille, malgré que les sentiers fussent encombrés de neige, il était allé en grand mystère jusqu'à Krivàlia et en avait rapporté une belle veste soutachée, des mouchoirs brodés, des bas fleuris de soie, un beau tablier, un grand foulard.

Quatre de ses fils étaient morts déjà ; seul survivait encore Dimitri, l'aîné, le père de la petite Spomenka, sur laquelle le vieillard avait concentré toute son affection.

Une étrange enfant, en vérité, hardie, ne craignant rien, digne rejeton du plus crâne montagnard de la région, et avec cela, douce, caressante, au point que l'aïeul en avait fait sa constante compagnie.

Elle seule, par ses cajoleries et les éclats de son humeur prime-sautière réussissait à détourner la pensée du vieux Piotr' des champs de bataille où se jouait le sort de son pays...

En dépit de son âge (bientôt il allait entrer dans sa soixante-douzième année), il eut bondi à l'armée, sitôt l'attaque assassine de l'Autriche, si les blessures reçues au cours de la précédente guerre, qui finissait à peine, ne l'avaient rendu impropre à tout service.

Il avait donc été contraint, quand ses cinq fils étaient partis, de demeurer dans sa petite maison de Luitsé, rongeant son frein...

Chaque année, le jour de l'Otsévi, c'était la même comédie dont s'amusait follement Spomenka ; de toute l'énergie de ses petites mains elle serrait les cordes qui liaient au lourd fauteuil de chêne le vieillard, en apparence surpris au milieu de son sommeil, et qui, pour obtenir sa délivrance, devrait payer rançon, au moyen des cadeaux achetés en cachette...

Et c'étaient des battements de mains, des éclats de rire fous, dont se distraient durant quelques instants la mélancolie du vieux patriote.

Cette année, bien que les événements fussent plus particulièrement graves, il n'avait pas voulu que son cherubin fût sévré de son plaisir habituel.

Donc, après le repas, ayant allumé sa pipe, il s'assit au coin de l'âtre

se disant fatigué d'être allé au matin couper dans la forêt proche, le badniak (1) destiné à être brûlé dans l'âtre, pour célébrer le badnié vetché (2).

Mais sans doute, cette fatigue était-elle plus réelle qu'il ne s'était plu à le croire, peut-être aussi, avait-il eu la faiblesse de boire plus que de raison à ce repas de fête, toujours est-il que son sommeil, d'abord simulé, ne tarda pas à devenir profond.

Soudain il fut réveillé par une sensation étrange de souffrance : ses yeux écarquillés demeurèrent fixés sur une poignée d'hommes armés qui entouraient le fauteuil auquel le liaient des cordes si solidement serrées qu'elles lui entraient dans les chairs.

C'étaient des comitatjiks aux airs de bandits, avec leurs vêtements de peaux de mouton, délabrés, leurs crasseux bonnets de fourrure et les poignards passés à leur ceinture ; des cartouchières leur seraient les flancs et en bandoulière un fusil était jeté...

Avant que le vieillard eût eu le temps de pousser une exclamation, un d'eux, qui paraissait être le chef, l'interpella rudement :

— Voici la chose : il y a quinze jours de cela, une nuit — tu vois que je précise — des soldats serbes ont miné le pont qui enjambe le Matzchvè et sur lequel passe la route de Valiévo à Lozinta. Cette mine, tu dois, à un signal donné, y mettre le feu, rendant ainsi toute communication impossible entre les deux vallées...

Impassible, les regards fixés sur son interlocuteur, le vieillard avait écouté, sans témoigner ni surprise ni appréhension...

— Les Autrichiens approchent, il leur faut la voie libre, c'est-à-dire être sûrs du pont !... En quel point aboutit le fil qui doit mettre le feu à la mine ?

— On voit que tu n'es pas du pays, articula lentement le vieillard, autrement tu saurais que Piotr' Vatschich ne mange pas de ce pain-là...

Il ajouta tranquillement :

— Inutile de perdre ton temps à me menacer, je ne crains pas la mort !

— Te tuer ! qui me garantit qu'à ton défaut un autre du village n'exécutera pas la consigne ; non, j'ai un meilleur moyen.

Sur un signe de lui, deux de ses hommes étaient sortis et ramenaient la petite Spomenka...

— Lâches ! cria Piotr', s'attaquer à elle !... Ah ! vous êtes bien les dignes soldats du major Balzarich !... (3).

Mais sans s'émouvoir l'autre déclara :

— C'est elle qui nous garantira la sécurité du passage !... Si elle meurt c'est que tu l'auras voulu...

(1) Coutume qui, avec le Matérizé (journée de la maman), remplace en Serbie la tradition des souliers dans la cheminée, les dimanches qui précèdent Noël.

(2) Veille de Noël.

(3) Officier hongrois, fait prisonnier ; convaincu d'être l'auteur de crimes atroces et fusillé.

Il ajouta :

— Si je n'étais pressé, je fouillerais la maison... Mais mon procédé me fait gagner un temps précieux... je mets le pont sous ta protection... Adieu, Piotr' Vatschich !... Joyeux Otsévi...

Et ils partirent, après avoir poussé le lourd fauteuil près de la fenêtre d'où le vieillard pouvait embrasser d'un coup d'œil toute la vallée avec, à cinq cents mètres, le pont dominant de cinquante pieds, les eaux torrentueuses du Metchvè, roulant avec un bruit de tonnerre.

Et il put voir, en effet, la petite troupe, s'éloignant rapidement par l'étroit sentier, gagner le pont.

Une seule arche soutenait le tablier, dressée sur une roche qui faisait saillie au milieu des eaux et, sur cette arche, un fût de granit supportait une icône dorée ; les hommes y lièrent l'enfant, la face tournée vers la maisonnette, de façon à ce que le vieillard ne perdit pas de vue celle dont il était condamné à devenir le bourreau...

Dire son désespoir serait impossible : placé entre son devoir et son affection, si les circonstances l'y contraignaient, se sentait-il d'âme assez vaillante pour choisir ?...

Spomenka !... sa petite colombe !... la consolation de ses deuils...

Et il allait falloir que tout à l'heure peut-être... Et il était lié !... solidement lié !...

Pendant la journée entière il lutta contre les cordes qui l'immobilisaient.

Alors, comme le soir tombait, une idée lui vint, idée folle, mais qui seule pouvait lui permettre d'espérer recouvrer sa liberté ; d'un violent effort il fit basculer le fauteuil et, une fois à terre, se traina jusqu'à l'autre, mettant ses liens en contact avec les braises ardentes...

Cela n'allait pas sans brûlures, plus ou moins profondes, mais il était libre !...

Libre !... un rugissement terrible jaillit de sa gorge : libre !... il allait enfin pouvoir...

Pouvoir... quoi ?... avait-il la prétention, lui seul, de donner assaut au pont, de l'autre côté duquel il devinait l'ennemi embusqué ?...

Et puis, il n'y avait pas que Spomenka en cause !... Il y avait aussi la consigne qui lui avait été donnée... consigne sacrée, puisque de son exécution stricte dépendait l'existence même de la patrie...

S'il risquait sa peau par la moindre imprudence, il ne serait plus à son poste quand viendrait l'heure d'agir...

Epouvantable dilemme dont se crucifiait son cœur !... et il demeurait là, inerte, les regards fixés sur cette enfant dont la silhouette s'affinait davantage encore à la lueur trouble du crépuscule, cette enfant si chérie dont l'existence frêle garantissait à l'ennemi la conservation du pont indispensable à sa victoire.

Mais alors, lui, Piotr' Vatschich, le héros du Vardar, que le voïvode avaient mis leur suprême espoir de salut, il serait un traître envers son pays, envers ses frères !...

Quoi ! était-ce vraiment lui, Piotr' Vatschich, qui osait mettre en balance l'existence d'une enfant avec le sort de la patrie ?...

Des larmes lourdes coulaient le long de ses joues flétries, tandis qu'au loin, dans la montagne, roulaient sans interruption les sourds échos de la canonnade...

Et un suprême espoir, un espoir fou s'insinuait tout doucement dans son cœur : peut-être, en l'honneur de sa fête prochaine, le Boga donnerait-il la victoire aux troupes du voïvode, sans qu'il fût nécessaire que lui, Piotr' Vetschich sacrifiât l'innocente...

Soudain, au milieu de la nuit tout à fait venue, là-bas, sur sa gauche, par-dessus la crête du Kablar, une lueur verte fusa puis, tout de suite après, une lueur rouge...

C'était le signal : Piotr' poussa un gémissement douloureux tandis que ses mains tremblantes se tendaient vers l'ombre dans laquelle à peine maintenant se devinait la mignonne silhouette de Spomenka...

L'heure de l'horrible sacrifice avait sonné !...

Déplorable Otsévi !... Comme rançon de sa liberté, c'était la mort que l'aïeul allait donner en cadeau à la fillette innocente !... Etais-ce, Dieu, possible ?...

Sur les flancs de la montagne, blancs de neige, des points noirs apparaissaient dans le lointain ; presque imperceptibles tout d'abord, ils prenaient peu à peu forme humaine sous la nappe de lumière que déversait sur le paysage la froide lune de décembre.

Les forces autrichiennes dévalaient les pentes, ayant franchi les passes, se hâtant vers le pont qui seul leur permettait de tenter un enveloppement rapide de l'armée serbe !...

Un nuage passa sur les prunelles du vieillard ; une seconde, la tentation atroce effleura son âme de gagner sa couchette et de laisser passer l'heure ; ainsi assurerait-il le salut de Spomenka... mais à quel prix ?...

Plus tard, parvenue à l'âge de femme, l'enfant ne lui reprochait-elle pas de lui avoir sauvé la vie au prix de l'honneur du nom qu'elle portait ?...

Et pendant que dans son cœur se livrait cet horrible débat, les tâches grossissaient sur la neige... les troupes autrichiennes s'avancraient rapidement... encore quelques quarts d'heure et elles atteindraient le pont.

« Allons, Piotr', allons !... c'est l'instant du sacrifice !... Arrache-toi le cœur de tes propres mains !... fais ton devoir !... tout ton devoir... Ensuite, inutile à ton pays..., seul au monde..., tu seras libre de t'en aller rejoindre dans les régions bienheureuses l'ange qui, tout à l'heure, va déployer ses ailes. »

Tombé lourdement à genoux, le vieillard marmonna une courte prière, mettant sous la protection de Boga, l'âme enfantine prête à s'élever vers lui ; puis, un large baiser envoyé à la victime, il gagna un coin de la pièce, dérangea le lourd buffet de châtaignier et, sous l'un des pieds du meuble souleva un des carreaux qui recouvreriaient le sol ; alors, dans la cavité, apparut un commutateur ; c'était là qu'aboutissaient les fils reliés à la mine du pont...

Un geste, sans effort... et c'en était fait !... la marche de l'ennemi était enrayer... la sécurité de l'armée serbe était assurée...

« Boga !... supplia Piotr', Boga !... »

Lentement, il avança la main, ses doigts effleurèrent le commutateur, puis soudain, après une hésitation de quelques secondes, s'y crispèrent faroulement...

De l'autre côté de la vallée, sur les pentes neigeuses, un parti de cavalerie hongroise accourait dans un galop infernal, ayant hâte sans doute de traverser le torrent...

En arrière, la colonne entière précipitait sa marche...

Alors, au milieu de la nuit silencieuse, une explosion formidable retentit, tandis qu'une lueur d'incendie emplissait le ciel...

— Spomenka !... gémit le vieillard, en tendant ses bras torturés vers l'épouvantable nuée qui encrassait l'atmosphère... Spomenka !...

Et il demeurait là immobile, figé dans son horreur pour l'acte accompli, lorsque tout à coup une clameur de joie farouche lui jaillit des lèvres.

Miracle de Boga, le petit dieu protecteur de l'enfance ! le pont avait sauté, rendant impossible toute communication d'une rive à l'autre ; seule, l'arche du milieu demeurait intacte et sur cette arche se dressait le fût de granit auquel était liée celle qui, de par la volonté sauvage de l'ennemi, servait d'otage...

Et elle vivait !

Mais cette clameur de joie, portant jusqu'aux hordes ennemis massées au bord du torrent, infranchissable désormais, résonna à leurs oreilles comme un défi...

En riposte, les fusils crépitaient, vengeurs de l'affront ; par ordre des chefs, on fusillait Spomenka, la fragile petite chose que le patriotisme farouche du vieux patriote avait sacrifiée sur l'autel de la Serbie !...

« Oh ! les lâches !... les lâches !... », hurla-t-il dans la nuit, en brandissant vers eux ses poings impuissants...

Et il demeurait là, cramponné à l'encadrement de la fenêtre, les yeux rivés dans la nuit, sur le fût de granit au sommet duquel, sous la clarté lunaire, brillaient les ors de la sainte icône...

Des heures s'écoulèrent, lentes, lugubres, heures silencieuses, durant lesquelles s'entendaient, interrompues, les lamentations de l'aïeul.

Alors, désespéré, farouche, le vieux Piotr' se glissa hors de sa maison et, aussi vite que le lui permettaient ses années, gagna la rive du torrent ; là, penché sur le gouffre écumant, il appela d'une voix déchirante :

« Spomenka !... ma colombe jolie !... la joie de mon cœur !... »

Hélas ! au milieu des ombres encore épaisse de la nuit, il distinguait le pauvre petit corps inert, tête pendante, attaché au support de l'icône...

Un désir fou, impérial, s'empara de lui d'aller à la petite martyre, de la prendre pour l'emporter dans la mort qu'il voulait là, au milieu des eaux mugissantes qui hurlaient au-dessous de lui...

Du tablier détruit par l'explosion subsistent quelques aciers tordus qui forment passerelle au-dessus du gouffre ; en dépit de ses jambes tremblantes, sans hésitation, il s'y aventure et gagne l'arche centrale.

Ah ! joie !... l'enfant respire... Protégée par le poteau de pierre auquel elle est liée, elle n'a été que superficiellement atteinte par les balles...

Elle sourit au grand-père et de sa voix jolie murmure :

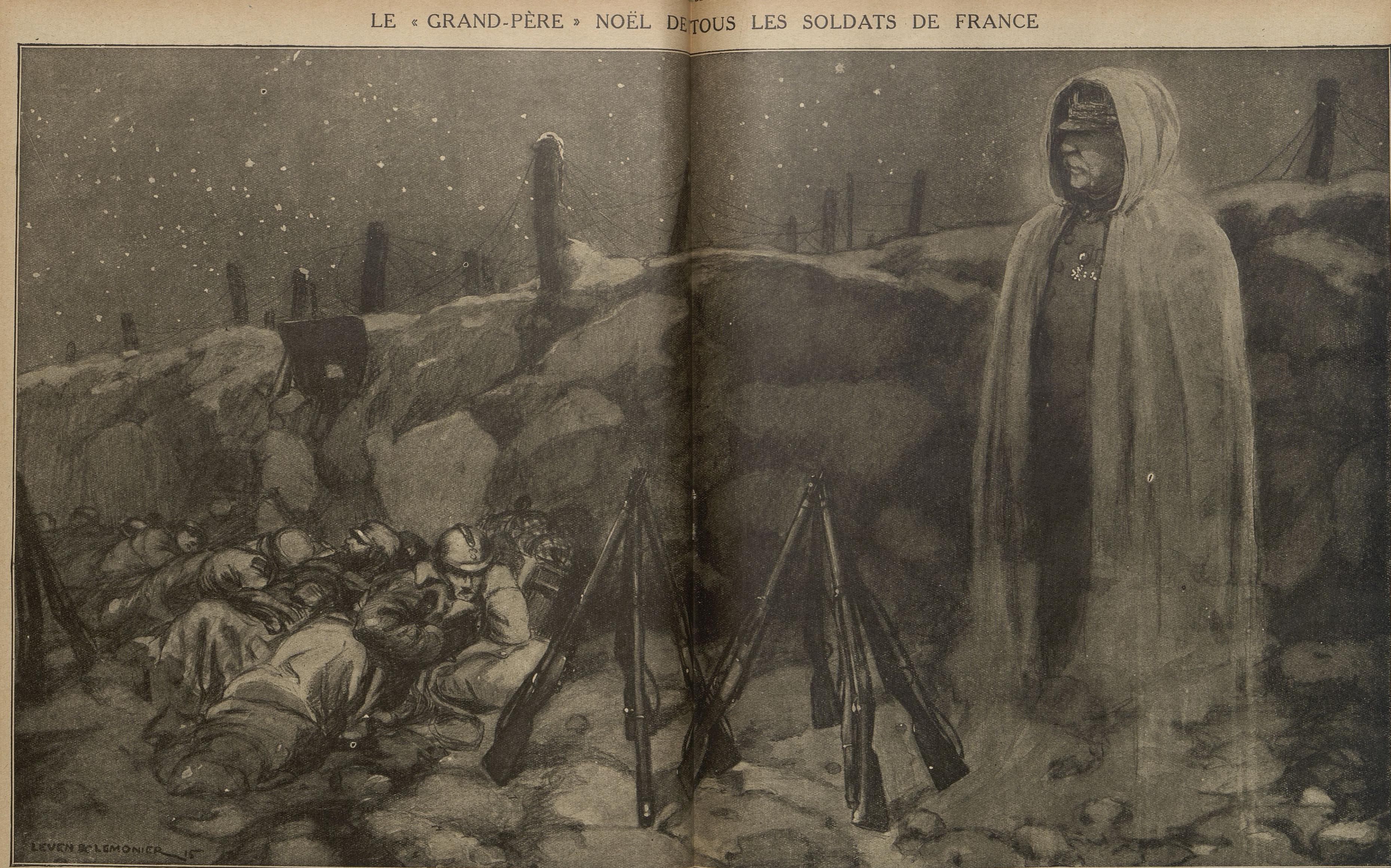
— Zivéo Kral ! (Vive le roi !).

Mais lui, l'emportant comme un fou dans ses bras, songeant à la célébration prochaine de la Noël, certain que le miracle est dû à l'intervention céleste, de crier dans la nuit :

— Zivéo Boga ! Zivéo Boga !...

Et tout à l'heure, sur le lit de l'enfant pansée, réconfortée, il étalera, joyeux, la veste soutachée, les bas brodés, le grand foulard de soie, cadeaux du tragique Otsévi.





En cette nuit de Noël, ils dorment dans la tranchée les soldats de France ; dans leurs rêves ils voient le bonhomme Noël de leur enfance qui a pris la figure du « grand-père », du général Joffre. Il leur apporte lui aussi des cadeaux : ce sont les croix de guerre faites des étoiles qui scintillent dans le ciel d'hiver, et c'est la victoire, la victoire finale qui débarrassera le pays du Boche abhorré.

Dessin de LEVEN et LEMONIER.



TERESINA di MARINO NOËL ITALIEN

PAR
JOSEPH GALTIER

L'osteria de Teresina Landinelli, qu'on appelait couramment Teresina di Marino, du nom de son pays natal, était l'une des plus achalandées au delà de la Porte Saint-Jean. Elle se trouvait *fuori Porta San-Giovanni*, à trois cents mètres de la porte elle-même, sur la *Via Appia nuova*. En bordure de la route, elle allongeait son treillage de roseaux jaunes sur une terrasse rustique, à la hauteur d'un premier étage. Ce treillage formait une cage vaste avec de grandes baies à plein cintre qui s'ouvraient par intervalles réguliers. Le mur qui la soutenait et bordait le chemin était blanchi à la chaux et portait des inscriptions engageantes en lettres bleues. Elles annonçaient des œufs frais du jour (*uova di giornata*), des vins choisis d'Albano et de Marino (*vini scelti dei Castelli*), de l'excellente cuisine bourgeoise (*ottima cucina casalinga*), de la bière d'une marque italienne et enfin l'inévitables *gazozza*.

On entrait surtout chez la Teresina pour boire du vin. Le vin avait la réputation d'y être toujours de premier choix. Il venait de cette région qu'on appelle « les Châteaux Romains », de ces monts albains et sabins qui, de tout temps, ont versé à la Ville l'eau fraîche de leurs entraillés et le vin généreux et chaud de leurs flancs ensoleillés. C'est de ces montagnes que partaient à grandes enjambées les robustes aqueducs qui semblaient se presser vers Rome altérée ; c'est d'elles qu'arrivent, comme autrefois, les petits tonneaux épais remplis de vin, chargés sur ces charrettes munies, sur leur siège, contre le soleil, d'une capote peinturlurée de vert ou de bleu, se repliant sur le côté ainsi qu'un éventail et traînées par des mules ou des chevaux aux harnachements couverts de grelots particulièrement sonores. Le vin des *Castelli*, dont les Romains sont si friands, est un vin blanc, monté de ton, aux reflets d'or fauve qui fleure légèrement la fumée de résine et le pain chaud et qui, au déboire, a le goût d'on ne sait quelle fleur imprégnée d'essences de feu, de sucs volcaniques.

Le vin des *Castelli* n'a pas la brutalité agressive des crus de Sicile et de Naples ; il ne faut pas, cependant, jouer longtemps avec lui, car il vous porte sournoisement des « directs » assez sérieux à la tête. On le sert dans des carafes massives de verre blanc, au col échantré et circulairement évasé, en forme de campanile ; à la naissance du col se remarque un cachet portant le poinçon de la mesure — un litre ou une fraction — officiellement garantie. Il se faisait à l'osteria de Teresina une consommation de carafes extraordinaire. C'était une maison de confiance, la mieux notée de la *Via Appia nuova*, c'est-à-dire de la route la plus suivie de Rome, celle qui relie précisément les Sept Collines aux monts albains.

Si le vin des *Castelli* avait la plus grande part au succès de l'osteria, la patronne n'y était pas complètement étrangère. La Teresina attirait une nombreuse clientèle par ses manières avenantes, sa bonne humeur et son naturel accommodant au point de vue commercial. Elle ne lésinait pas et n'était pas regardante. Enfin elle avait un physique qui réjouissait l'esthétique de ses habitués, qu'elle connaissait d'ailleurs tous — ou à peu près — par leur nom. Figurez-vous une *Fornarina* grande, grasse, ne luttant pas contre la quarantaine débordante, ne renonçant pas pourtant à la parer de son mieux. La tête, quoique trop pleine et reposant sur un double menton dodu, était belle. La

chevelure, d'un noir de jais et opulente, se divisait en deux bandeaux, inégaux, à cause de la raie sur le côté droit, qui se repliaient en courbes lustrées, en ondulations naturelles vers les oreilles cachées ne laissant dépasser qu'un lobe luisant où se suspendait une poire effilée de corail rouge vif. Les yeux, de grands yeux noirs, étaient magnifiques d'éclat et de gaîté rayonnante. Mais ce qui attirait surtout l'attention, c'était sa poitrine, une poitrine planureuse, énorme, s'étalant paisiblement, délivrée depuis longtemps de la gêne d'un insuffisant corset. Par son ampleur cette poitrine paraissait un véritable monument romain. *Il colosso*, disaient quelques clients familiers. D'autres, jouant sur le mot, appelaient Teresina : *Poppe* ! (Cri pour appeler, à Venise, une gondole, et qui signifie aussi en italien populaire les seins.) Toujours riant et pas du tout bégueule, la patronne ne laissait jamais les plaisanteries dépasser un certain point.

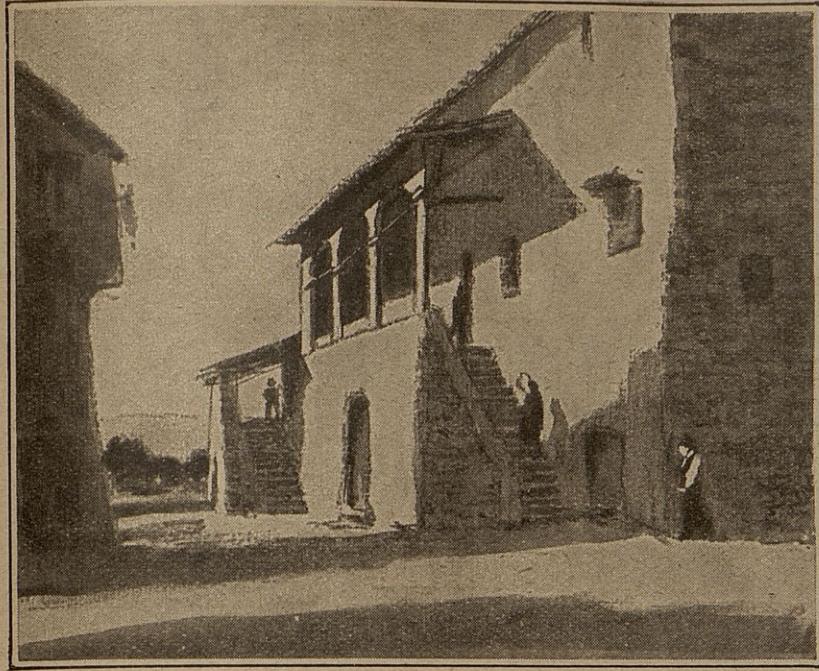
Malheur à l'imprudent qui n'aurait pas pris ses mesures pour rester dans les privautés permises. Une tape d'apparence distraite ou un pinçon nonchiant, soit ! Mais rien de plus.

Elle vivait d'ailleurs avec un homme qui n'aurait pas plaisanté avec les galants. Luigi Bernardini d'Albano connaissait la Teresina depuis toujours. Leurs familles étaient amies ; il y avait un échange suivi de visites et de bombances entre Marino et Albano à l'occasion de fêtes votives et d'anniversaires. On pensait dans les deux villages que Luigi épouserait Teresina, mais il arriva que celle-ci lui préféra le *Landinelli*, propriétaire de l'osteria de *fuori Porta San-Giovanni*. Le rêve de Teresina était de vivre à Rome et le mouvement de la *Via Appia nuova* l'enchantait. Epouser Luigi, c'était se fixer sans retour à Albano. Deux ans après son mariage, Landinelli fut emporté par une congestion pulmonaire. Le Bernardino, qui par ressentiment, n'avait jamais voulu revoir celle qu'il aimait toujours secrètement, vint à l'enterrement du cabaretier et dès lors ne cessa de s'arrêter à l'osteria chaque fois qu'il se rendait à la ville, et ses visites se multiplièrent. Il finit même par s'y établir et prit pension chez la Teresina.

Luigi — au moment où se passe notre récit — était un homme de quarante-cinq ans. De taille moyenne, râblé, le teint hâlé, il donnait une impression de vigueur redoutable. Les cheveux crépus, noirs, sans un fil blanc, le front bas, les sourcils distants, ce qui élargissait la naissance de son nez court, il avait quelque chose de léonin. Une gravité tranquille se lisait sur son visage mâle. Il offrait l'image parfaite d'un légionnaire de César, à l'aise sous sa cuirasse de cuir et d'acier. Il portait à Teresina une affection fervente et jalouse, qui n'avait d'égal que son attachement pour la fille de Landinelli. Cette fille, Maria, il se considérait un peu comme son père, l'ayant vue grandir et ne l'ayant jamais quittée.

Maria avait dix-huit ans. Spécimen admirable de la race latine, de formes harmonieuses et pleines, elle avait, dans un teint mat d'ivoire jauni ou de miel clair pétrifié, deux grands yeux noirs — les yeux de sa mère — aux prunelles brillantes, ou voilées de cette brume qui rappelle la fleur des raisins, et ses longs cils faisaient une ombre mouvante sur ses joues.

Che bel pezzo di... ragazza ! disaient les consommateurs de l'osteria et ils



enviaient l'heureux mortel qui l'emporterait. Cet heureux mortel, le destin l'avait amené. Depuis près d'un an, il était venu agrandir le cercle de la famille qui, sur les conseils prudents et même méfiant de Bernardino, ne l'avait admis qu'avec discréption. D'abord simple client parmi tant d'autres, adorateur à distance, il avait mis longtemps à franchir le seuil de la pièce de famille. Maintenant il était reçu ouvertement et la Teresina avait décidé que les fiançailles se célébraient le jour de Noël, à midi, par un repas digne de sa maison.

Le preteau, Giuliano Gamberini, d'origine napolitaine, exerçait le métier de menuisier. Son père avait créé un atelier via Merulana, entre Saint-Jean de Latran et Sainte-Marie-Majeure et ses affaires avaient prospéré. Son père mort, Giuliano prit en mains la direction de l'entreprise. C'était un gaillard adroit et actif, grand, blond, coquet, possédant des talents de société chers aux femmes. Il récita des monologues, témoignait joliment les chansons de *Piedigrotta*, dansait la tarentelle et faisait des tours de prestidigitateur. Sa gaîté exubérante et sa réputation de *farinello* (comme qui dirait de galant papillon) avaient d'abord indisposé le Bernardino, mais peu à peu il avait cédé à l'entrain du Napolitain.

Lorsque la Teresina eut donné son consentement au mariage vers la mi-décembre, Giuliano suggéra qu'il convenait de consacrer l'heureuse nouvelle le jour de Noël. Fallait-il la fêter la veille même, au fameux *cenone* du 24, grand repas du soir et non réveillon, qui se compose de *spaghetti* aux anchois, de *capitone* — espèce de grosse anguille des lacs Bracciano ou Orlano, plat national et classique ce jour-là — et de *pangiallo*, manière de brioche rude. Après le *cenone* on serait allé à Sainte-Marie-Majeure, seule église de Rome ouverte cette nuit au public (ailleurs on n'entre qu'avec des billets). Giuliano, en bon Napolitain, amateur des spectacles d'église, ayant un culte pour saint Janvier et son miracle, tenait beaucoup à aller voir le *Presepio* (la crèche) de Sainte-Marie. Mais la Teresina fit valoir que Maria ne serait pas de trop cette nuit-là à la maison. N'était-ce pas préférable que les jeunes gens allassent le lendemain matin à Santa-Maria-in-Aracoli ; ils assisteraient à la procession, verraien le plus beau *Presepio* de Rome avec le *Bambino*, vêtu d'or et de pierres — le *Bambino* que l'on porte aux malades en grande pompe et qui fait plus de miracles que saint Janvier. — « Vous serez ici de retour à midi et la fête commencera. »

L'idée de la Teresina prévalut. Le 24 au matin, Giuliano se rendit au marché aux poissons le mieux fourni de Rome, si fréquenté en ce jour de fête, la *Pescheria*, via di san-Theodoro, presque vis-à-vis l'entrée du Palatin. Il était chargé d'acheter le poisson. Il rapporta deux langoustes moyennes et de beaux rougets, ainsi que des clovisses pour préparer ces *spaghetti a vongole*, dont Naples raffole.

Le jour de Noël, à midi, au moment où le coup de canon du Janicule donne leur essor à tous les angelus des trois cents et quelques églises de Rome et transforme la ville en « île sonnante », les jeunes fiancés passaient la Porte Saint-Jean. Le temps était clair, le soleil brillant mais la bise était aigre. Des buveurs étaient attablés dans la grande salle de l'*Osteria* quand Giuliano et Maria y arrivèrent. Une odeur de friture appétissante et de rôti flambé de lard s'échappait de la cuisine flamboyante. Un orgue de barbarie, avec trompettes stridentes faisait rage sous la terrasse, variant les airs de *Pagliaci* et de *Cavalleria Rusticana*.

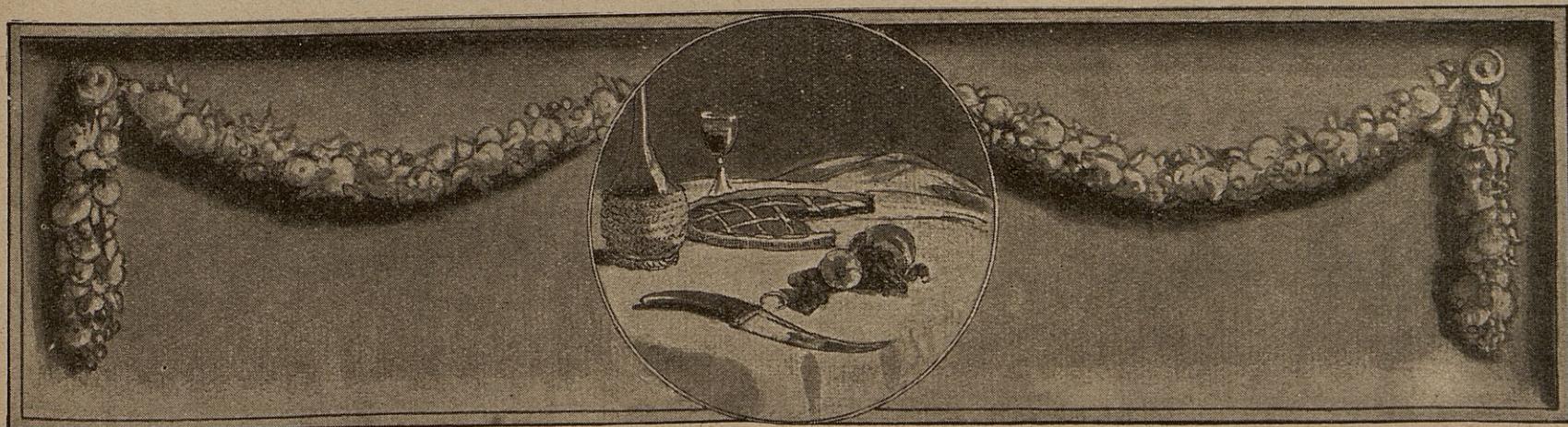
Le repas fut très gai et très bruyant. Les convives n'entendaient ni l'orgue

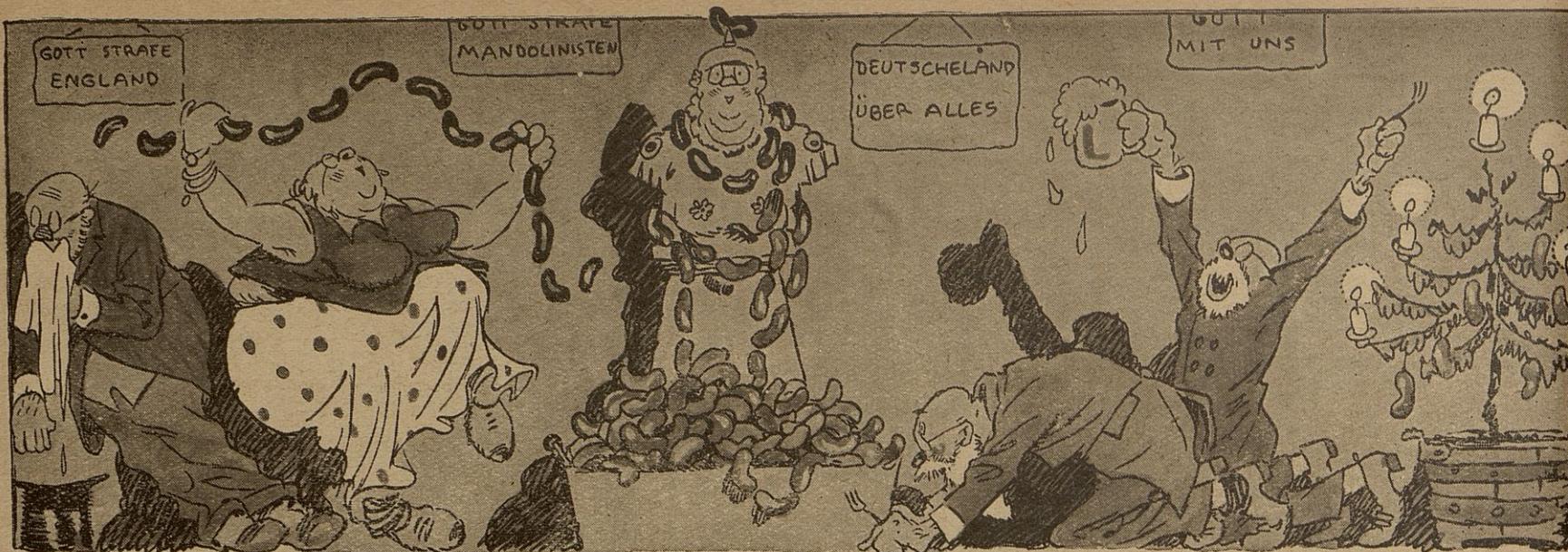
ni les cris des clients d'à côté. Au dessert Giuliano chanta *l'Amor e com' un zucchero* (l'amour est comme un sucre) ; *Tu sei la gioia che me fai mori* (tu es la joie qui me fait mourir). La table est maintenant chargée de liqueurs ; le café fume dans les tasses. La Teresina avait en tout douze convives, des amis intimes, et aussi le frère de Luigi. Leurs visages étaient luisants et congestionnés.

Soudain, dans la grande salle — il n'était pas loin de trois heures — un bruit de dispute s'éleva. Les injures les plus énergiques, les plus ordurières avaient succédé aux éclats de voix de deux joueurs de *mora*. Le bruit augmentait. Des coups sourds, des piétinements et aussitôt un cri aigu, douloureux. Les convives de la Teresina qui se tenaient dans une petite pièce, servant de cuisine et de salle à manger, se précipitèrent vers la grande salle. Un des joueurs mordait l'index droit de son adversaire dont la main était couverte de sang. D'une poigne terrible, le Bernardino avait saisi le forcené et l'avait rejeté contre la muraille. L'homme, étourdi d'abord par la poussée, se redressait frémissant de rage. C'était un voisin de l'*Osteria*, un maréchal-ferrant, irritable et souvent gris.

Il s'appelait Domenico Mainori et pouvait passer pour l'un des habitués les plus assidus de l'*Osteria*. C'était un client des quatre saisons. Bruyant et hâbleur, il parlait haut et d'une façon volontiers provocante. D'une trentaine d'années environ, il tirait vanité de son habileté à tous les exercices d'adresse. Depuis plus d'un an, il était très éprix de Maria ; il n'attendait qu'une occasion pour la demander en mariage et seule la crainte de n'être pas agréé lui avait fait différer cette démarche. Il se montrait envers elle empressé, plein d'attentions et comme elle était d'un naturel aimable et d'une familiarité pleine de simplicité et sans arrière-pensée, il avait pris son attitude accueillante pour un encouragement à ses espérances. Dès qu'il avait vu Giuliano dans la maison, sentant d'instinct un rival, il l'avait détesté. Peu à peu il avait suivi les lents travaux d'approche du Napolitain avec amertume, et lorsqu'il s'aperçut que celui-ci se poussait de plus en plus dans les bonnes grâces de la famille et y était reçu en ami intime, il en conçut un dépit violent. Il redoutait d'apprendre d'un jour à l'autre la nouvelle des fiançailles et il portait maintenant à Giuliano une haine terrible. Il aurait voulu le provoquer ou faire tomber sa vie dans un piège. Il roulait dans sa pensée mille projets d'attaque et de meurtre. L'après-midi du jour de Noël, dès qu'il était entré à l'*Osteria*, en entendant le bruit joyeux du festin de famille finissant dans la pièce voisine, il avait d'abord deviné ce qui arrivait, et les clients, déjà réunis, lui avaient appris la raison de cette bombe. Il essaya de dissimuler sa déception, son trouble et il affectait une gaieté factice. Il était nerveux, fébrile. Il avait refusé de jouer aux cartes et accepté une partie de *mora*.

L'intervention de Bernardino, dans la rixe, avait accentué la rage de Domenico. Honteux et humilié, devant Maria, d'avoir été si rudement empêtré et maîtrisé il lui fallait une revanche sur-le-champ. Il regardait Bernardino, mesurant la distance qui les séparait, comme pour calculer un bond irrésistible cependant qu'il serrait convulsivement un couteau dans la poche de son veston. A un moment ses yeux rencontraient les yeux de Giuliano ; il lut sur ce visage une espèce de pitié dédaigneuse et de mépris goguenard ; alors, avec une agilité de panthère, il sauta sur le fiancé et avant que l'assistance ait eu conscience de ce qui allait se passer il lui enfoncea son couteau en plein cœur.





EN FAMILLE

NOËL BOCHE

par MAURICE PRAX

Noël ! Noël !!

On réveillonne, Leipzigerstrasse, 37, chez Herr Professor Heinrich Halbfleisch.

Le monde entier connaît le glorieux docteur Halbfleisch... Il est l'auteur de ce fameux ouvrage *L'astigmatisme chez les chimpanzés* et de ce non moins fameux ouvrage *La petite vérole chez les crocodiles*.

C'est lui qui a découvert le bienfaisant sérum, n° 1906 bis, qui guérit les maladies de peau de la race porcine.

C'est un noble et puissant apôtre de la kultur teutonne, de cette magnifique kultur à laquelle les alliés vont faire boire un bouillon.

Mme Augusta Halbfleisch, son épouse, est blonde, bien entendu, grasse, bien entendu, myope, bien entendu, et doctoresse, naturellement ! Elle aussi a écrit des livres considérables et il est sans doute superflu de rappeler que c'est à elle que l'on doit ce célèbre volume : *Hygiène et Vomitorium*.

Et ce soir-là, ce doux soir légendaire et pur de Noël, toute la famille Halbfleisch est réunie pour célébrer la Nativité... La salle à manger étincelle de lumières. Et c'est une belle salle à manger, du plus authentique style munichois. Le buffet a l'air d'un gros ventre culotté en pitchpin. Le dressoir ressemble à une limande qui serait supportée par quatre anguilles. La table ne ressemble à rien du tout. C'est de l'art.

Il y a là les trois demoiselles Halbfleisch, Louisa, Theresa et Katherina. L'aînée est chimiste ; la seconde est chimiste ; la plus jeune est chimiste.

Elles ont, derrière leurs grosses lunettes rondes, des yeux de faïence, des yeux immobiles et blanchâtres, des yeux comme il s'en trouve au fond de certains vases, qui sont aussi de faïence...

Parce que de vraies Allemandes pangermanistes ne doivent pas en temps de guerre porter le deuil de ceux qui sont morts au combat, elles ont arboré toutes trois des toilettes claires et berlinoises. Et l'on dirait trois saucissons enveloppés dans du papier peint de chambre de bonne.

Deux de leurs frères seulement, Heinrich et Wilhelm, sont de la fête, le premier se trouvant embusqué dans une usine de gaz lacrymogènes, le plus jeune n'ayant encore que quinze ans et six mois.

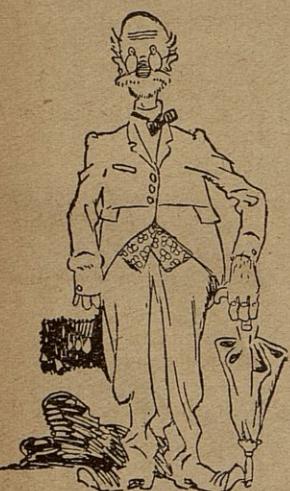
Mais Gerhardt n'est pas là, ni Adolf. Gerhardt est allé écraser les Russes. Il en est mort.

Adolf a été « nach Paris ». Le voyage ne lui a pas réussi. Il a reçu, dans les marais de Saint-Gond, le petit souvenir d'un « 75 » et son expédition s'est arrêtée là.

Mais il y a les cousins Klein-pferd, les cousins Schnock, les cousins Schweinkopf et les cousins Eselkopf.

Les douze coups de minuit sonnent soudain à une ravissante horloge francfortoise qui ressemble à du mou de veau mariné.

— Minuit ! s'écrie Herr Doctor Halbfleisch, minuit, mes bons amis, c'est l'heure kolossale !... Prions, invoquons notre bon vieux Dieu...



... le glorieux docteur Halbfleisch

— Notre Dieu allemand !... fait fièrement Mme Halbfleisch ! Notre Dieu chimiquement pur de toute relation avec les ennemis de notre glorieuse patrie... Notre Dieu qui, du haut de sa céleste colonie allemande, guide les pas de notre bien-aimé Empereur...

— Och !... Och !... Och !... Deutschland über alles !... clamant les cousins Schnock et les cousins Eselkopf et les cousins Schweinkopf.

Sur la table, mille délicatesses exquises attendent les convives.

Il y a des boyaux de porc à la gelée de groseille, des harengs à la vanille, du pâté de foie au chocolat, des tripes de veau à la frangipane.

Il y a aussi, à gauche de chaque couvert, un petit morceau de pierre jaunâtre, de la grosseur d'un œuf. C'est du pain, du bon pain allemand, sans farine.

Les invités se sont rués sur ces mets légers et parfumés et l'on n'entend, pendant quelques minutes, qu'un bruit cadencé de mâchoires frénétiques.

Les trois demoiselles Halbfleisch sont déjà congestionnées. Louisa est, des trois, la plus rubiconde, à cause des harengs qu'elle a avalés trop vite, à cause aussi de l'émotion... Car elle est émue. Son fiancé Hermann Eselkopf est auprès d'elle et c'est un beau jeune homme, déjà bien gros, déjà bien myope, orné d'un visage en suif rose tout taillé de coups de raipière.

Hermann Eselkopf a perdu en Argonne l'usage du bras gauche. C'est pourquoi il est réformé.

Mais il a des souvenirs de guerre pourtant nombreux. Ces souvenirs, il ne les a pas dans la mémoire. Il les a dans la poche et il les a apportés ce soir-là à sa tendre fiancée.

C'est une surprise vraiment délicate.

D'abord, il offre la bague de fiançailles. C'est une jolie bague. Hermann l'a « trouvée » dans les environs de Charleroi. Elle brillait à la main droite d'une jeune femme. Hermann n'a eu qu'à couper la main pour avoir la bague.

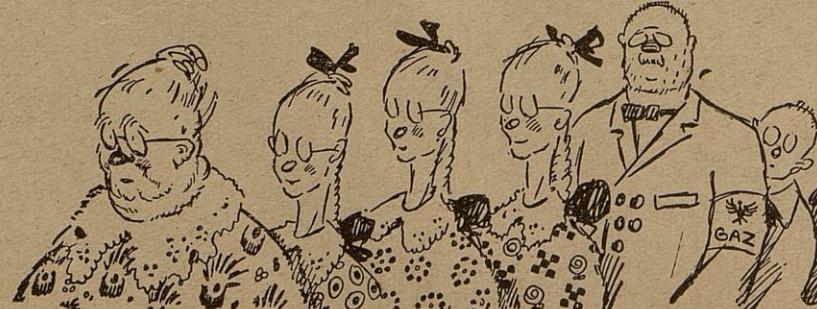
— Och ! Och !... fait l'austère savant Professor Halbfeld. Elle est kolossallement superbe, votre bague... Elle vaut peut-être mille marks !... Louisa, je te permets d'embrasser Hermann...

Mais Hermann a apporté aussi une montre en or et un sautoir. Ce sont deux souvenirs encore de Belgique, deux souvenirs découverts dans une armoire à glace...

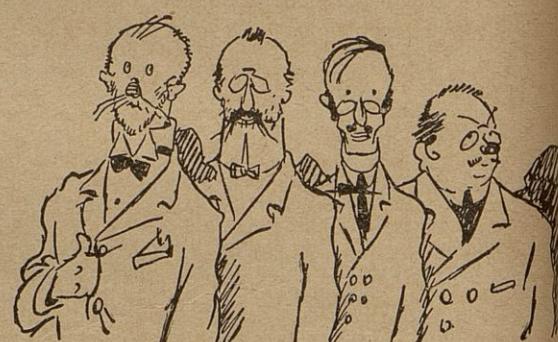
— Och ! Och !... C'est merveilleux !... s'extasie Mme Augusta Halbfleisch...

Deux larmes perlent aux yeux de la digne femme.

— Hélas !... dit-elle. Quel dommage que notre pauvre Adolf ait été tué si tristement, lui qui m'avait promis de me rapporter une belle pendule de ces chiens de Français, une belle pendule Louis XVI...



La mère, les sœurs, les frères...



... et les cousins

— Hélas !... murmure mélancoliquement M. Halbfleisch...

— Hélas !... fait, avec compassion, le chœur des cousins Eselkopf, Schweinkopf, Schnock et Kleinpferd...

Les convives se sentent profondément émus à la pensée de la pauvre madame Halbfleisch, qui n'a plus son fils Adolf et qui n'a pas sa pendule Louis XVI.

Mais, par bonheur, les saucisses arrivent. Ce ne sont pas, en réalité, des saucisses. C'est une montagne dans un plat.

Devant cet Himalaya de porc fumé, l'assistance recouvre brusquement sa sérénité et son enthousiasme.

M. Halbfleisch se lève :

— Bénissons, chers amis, bénissons le bon vieux Dieu de notre Allemagne qui nous donne tant de gloire et tant de saucisses...

— Que le porc de notre bon vieux Dieu soit béni !... s'écrie M. Max Eselkopf, qui est particulièrement pieux et mystique.

— Och ! Och ! Och !... hurlent les cousins.

Et c'est l'hallali de la saucisse.

Haletants, suffocants, enrages, ils se sont rués, tous, sur l'aliment divin. Ils ne mangent pas, ils engloutissent. Ils ne parlent plus, ils ne respirent plus : ils fonctionnent, leur fonction étant d'avaler du cochon.

Et sur le cochon, ils se gorgent de bière. Et sur la bière, ils se gavent de cochon.

Katherina Halbfleisch, cependant, flirte avec Max Eselkopf.

Elle le trouve beau parce qu'il mange deux fois plus de saucisses que son frère Heinrich Halbfleisch. Et puis c'est un garçon si kultivé !... Il a voyagé dans le monde entier. Il a été espion à Paris. Il a été espion en Angleterre. Il a été espion en Russie. Il a été espion à Tokio même...

Comme elle aimeraient devenir un jour la femme d'un espion qui mange tant de saucisses !...

Soudain le vénéré professeur Halbfleisch se lève, très digne.

Alors des *och* retentissent, enthousiastes, des *och !* et des hoquets.

Car chacun a compris que l'illustre docteur Halbfleisch va vomir.

Il va vomir comme s'il n'était pas illustre, comme s'il n'était pas l'auteur de *L'astigmatisme chez les chimpanzés*, comme s'il n'était pas chargé d'honneurs, comme s'il était jeune encore et ardent...

Il va vomir, parce qu'il est pangermaniste.

Il va vomir, parce qu'un bon Allemand doit savoir vomir à tout âge. Il va vomir parce que c'est Noël et parce qu'il faut faire honneur à ses invités.

— Cher Heinrich !... susurre Mme Halbfleisch, émue jusqu'aux larmes du noble exemple qu'e donne son auguste époux à la jeunesse. Comme il est beau !...

Une nouvelle montagne de saucisses paraît sur la table, au moment même du retour du Doktor Halbfleisch.

Il engloutit aussitôt quatre saucisses, coup sur coup, et absorbe deux litres de bière.

Et c'est alors Louisa Halbfleisch qui devient triste, qui pâlit presque...



Les invités se sont rués...

— A la gloire de notre bien-aimé Empereur !... s'écrie-t-il en brandissant une cinquième saucisse...

— Och ! Och ! Och !...

— A la gloire de... rugit la blonde Katherina Halbfleisch qui ne peut en dire plus long et qui s'éclipse quelques instants.

Et c'est alors Louisa Halbfleisch qui devient triste, qui pâlit presque...

— Hermann ?... fait-elle...

Hermann répond dans un hoquet :

— Quoi ? Chère petite grosse chérie si belle ! Quoi ?...

— Hermann, vous vous ennuyez près de moi ?...

— Oh ! oh !... comment, chère grosse aimée, si petite fleur à moi, comment pouvez-vous penser une chose aussi kolossale...

Louisa baisse les yeux, rougit, a un timide sourire pudique et avoue :

— Je pensais que vous ne vous amusez pas auprès de moi et de mes parents, parce que vous n'avez pas... vous n'avez pas...

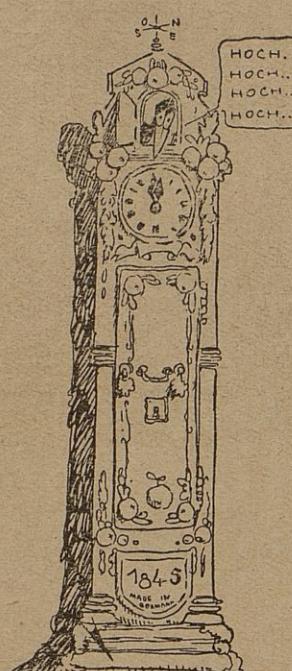
— Quoi ? dites ?...

— Parce que vous n'avez pas encore été malade une seule pauvre petite fois de rien de toute la soirée.

Elle rougit encore, après cet aveu. Hermann, attendri, lui prend la main.

— Sont-ils gentils, tous deux !... soupire Mme Halbfleisch...

Maintenant, ils sont tous gonflés de saucisses et de bière. Ils hurlent des chants guerriers, mangent encore, boivent encore.



Minuit !

Ils disent la grandeur et la gloire du pays de la Choucroute et de la Boulimie. Ils disent la puissance de leurs vaillantes armées qui assassinent les petites filles et violent les petites patries libres et fières.

Les femmes, saoules de porc et de bière, vagissent, elles aussi, des refrains belliqueux.

— Nous sommes le plus grand peuple du monde, clame Herr Doktor Halbfleisch, parce que nous sommes le pays de la kultur et de la science...

— Och ! Och !...

— Nous avons inventé le gaz asphyxiant, les baïonnettes à scie, le 420, le 840, le 1680...

— Nous avons les plus gros zeppelins, les plus gros ventres, les plus grosses saucisses, les plus gros appétits, les plus gros cochons, les plus grosses marmites...

— Och ! Och ! Och !...

— Nous n'avons peur de personne au monde...

— Och ! Och !...

— Nous exterminerons les Anglais !...

— Och ! Och !...

— Les Russes !...

— Och ! Och !...

— Les Français !...

— Och ! Och !...

— Les Italiens !...

— Och ! Och !...

— Les Japonais !...

— Och ! Och !...

— Et puis nous exterminerons les neutres !...

— Och ! Och !...

— Et puis nous exterminerons nos alliés !...

— Och ! Och !... Deutschland über alles !...

... On apporte de nouvelles saucisses...



Mais on sonne soudain... On sonne et il est quatre heures du matin... Qui peut venir à cette heure ?...

Surprise et épouvante !...

C'est un fantôme qui entre, un fantôme qui flotte dans des habits couleur de cendre, un fantôme aux yeux morts et aux joues blêmes...

C'est le cousin Jakob Schmitz, de la garde prussienne...

Le cher pauvre Jakob ! Se peut-il qu'il soit si maigre, si pâle ?... Et ce sont des exclamations, des interrogations, des embrassades, et des *Och ! Och !* et des *Ya ! Ya !* et des *Mein Gott ! Mein Gott !*...

Il explique. Il a obtenu huit jours de permission. Il n'a pas pu prévenir. Il vient d'arriver par le train de trois heures... Il s'est bien douté qu'il y avait réveillon chez l'oncle Halbfleisch...

Mais il parle avec une petite voix qui tremble et, à chaque mot, sa bouche se tord, son nez se pince, ses yeux se brouillent...

Jakob Schmitz était, avant la guerre, ingénieur à Bruxelles. Il n'y faisait pas d'espionnage et il ne venait que rarement en Allemagne. Aussi, on lui battait froid dans la famille.

Mais, tout de même, depuis dix-huit mois, il s'est battu pour l'Allemagne. Il a été, du front de France au front russe, des Vosges aux Karpathes, des lacs Mazurie aux carrières de Soissons. Colis tragique, on l'a expédié à la mort, cent fois, en grande vitesse.

On l'a jeté d'une tranchée dans un train, d'un train dans une bataille, un jour en Pologne, huit jours plus tard en Alsace, et huit jours plus tard en Pologne...

A chaque départ, le triomphe étaient solennellement prononcés par les chefs.

Et puis il n'y avait ni victoire, ni paix, ni répit.

Les Halbfleisch, les Eselkopf, les Schweinkopf, toute la famille qui étouffait sous le faix des saucisses et qui ne respirait plus sous le flot de bière qui l'avait submergée, se sent soudain animée d'un nouveau courage, d'une nouvelle soif, d'une nouvelle boulimie, en l'honneur du vaillant Jakob Schmitz.



Mais par bonheur les saucisses arrivent

Il faut qu'il mange ! Il faut qu'il boive ! Et il faut qu'ils s'empiffront et qu'ils se saoulent encore pendant qu'il mange et qu'il boit.

Mais Schmitz, véritablement, est un drôle de soldat allemand.

Il ne gobe pas une saucisse comme une huître. Il n'avale pas un litre de bière comme une cuillerée de sirop.

Il mange doucement, péniblement, dirait-on. Il coupe sa saucisse en tout petits morceaux.

— Voyons Jakob ?... dit le Docktor Halbfleisch, tu as déjà, cette nuit, fait le réveillon ? Ce n'est pas possible que tu aies si peu d'appétit ?...

Schmitz répond :

— Je n'ai pas faim.

Il ajoute :

— Je n'ai jamais faim...

Et c'est comme s'il venait d'annoncer la fin du monde...

Il n'a pas faim ! Il n'a jamais faim ! Et il porte l'uniforme du brave soldat allemand !... Et il est le neveu de l'illustre Professor Heinrich Halbfleisch, auteur de *L'astigmatisme chez les chimpanzés* !...

Décidément, c'est un mauvais fils de la grande Allemagne...

Max Eselkopf lui demande :

— Alors, Jakob, tu vas nous raconter tes exploits de guerre ?... Tu as assisté à l'écrasement de ces sales Russes...

— Och ! Och ! Och !... fait l'assistance...

Schmitz dit, et sa bouche se tord dans un rictus bizarre :

— Je n'ai pas vu écraser les Russes...

Le Professor Halbfleisch proteste, indigné :

— Comment ?... Que dis-tu là, Jakob ?...

— Je dis, fait Schmitz, qu'une botte, même kolossale, ne peut pas écraser tous les cailloux d'une route, tous les grains de sable d'une plage ni piétiner tous les brins d'herbe d'une prairie...

Il y eut un silence glacial. Mme Augusta Halbfleisch, pour ne pas avoir une attaque de nerfs, vite, vite, engloutit une « Francfort »...

— Tu as vu les petits soldats français ?... interroge M. Schnock, pour faire diversion...

Les yeux de Schmitz se brouillent :

— Je les ai vus... Ce ne sont pas des petits soldats. Ce sont des diables...

Hermann Eselkopf, qui en est à sa soixantième chope, déclare :

— Tu as de drôles d'idées, Jakob !... On voit que tu as vécu longtemps avant la guerre, dans ce pays de Belgique qui prétendit faire obstacle aux glorieuses armées de notre Empereur...

— Oui, j'y ai vécu... C'était le pays le plus libre du monde...

— Il ne l'est plus... Il est allemand !...

— Il le sera encore. Il sera plus libre encore peut-être ! Et sans doute il sera plus grand, s'écrie Schmitz.

Theresa Halbfleisch, rouge comme une pivoine, gonflée comme une outre, fait sur un ton pincé :

— Vous avez dû, Jakob, aimer beaucoup cette petite Belgique ?...

Gonflés de saucisses et de bière...

Elle sait ce qu'elle veut dire... Et il y a un peu de jalouse dans ce qu'elle dit.

— Je l'aime encore beaucoup, oui... répond Jakob Schmitz.

Mais ses yeux sont tristes et le rictus de sa bouche s'accentue encore...

Il se tait. Il a l'air de rêver ou de dormir... Sa chope demeure pleine devant lui...

— Allons, cousin ! dit Louisa Halbfleisch... Il ne faut pas nous bouder ainsi... Buvez cette chope à ma santé...

Schmitz, comme un automate, vide sa chope...

— A la gloire de notre grande Allemagne ! crie M. Schnock, frénétique.

— Oui... murmure Schmitz...

— A notre bien-aimé Empereur ! hurle Herr Docktor Halbfleisch...

— Oui...

— A nos victoires !...

— Hélas !... soupire

Jakob Schmitz...

Louisa Halbfleisch s'est approchée de lui.

— Cousin ?... Voulez cette jolie bague ?... Dites-moi que vous la trouvez belle. C'est le cadeau d'Hermann Eselkopf... ma bague de fiançailles...

— Elle est kolossale !... susurre Mme Halbfleisch. Ah ! comme j'aurais aimé, moi, avoir une bague pareille et une pendule Louis XVI, prise à ces chiens de Français !...

Machinalement, par politesse, Jakob Schmitz fait mine d'admirer la bague et se la passe au petit doigt...

— Elle est superbe !...

— Une bague de victoire !... fait fièrement Hermann Eselkopf.

Et Schmitz regarde, l'air ailleurs, le saphir bleuté de la bague...

— Une bague de conquérant !... continue Hermann. Je l'ai trouvée qui brillait à la main droite d'une chienne de Wallonne...

— Racontez-nous, oui, Hermann ?... dit Louisa Halbfleisch avec un délicat sourire...

— Je me rappelle encore... Nous étions dans un faubourg de Charleroi...

— De Charleroi ?... répète Schmitz.

— Oui, nous arrivons devant une jolie petite villa toute fleurie. Nous entrons...

— Vous entrez ?... répète Schmitz.

— Oui... Je trouve là une toute petite femme... Je me rappelle, elle avait un corsage rose... « Qu'est-ce que vous voulez ? » me dit-elle... Je lui réponds : « Ça ne te regarde pas. Nous entrons parce que nous sommes chez nous... Nous sommes partout chez nous, d'abord !... »

— Och ! Och !... Bravo ! s'exclame le cher Professor Halbfleisch...

Et Schmitz, que le récit, sans doute, n'intéresse pas, continue à contempler vaguement le saphir de la bague...

— Et alors, dit Hermann, j'aperçois la jolie bague à la main droite de la petite femme...

Et alors je pense à ma chère Louisa...

— Oh !... murmure Louisa, confuse...

— Oui, je pense à Louisa et je dis à la femme : « Donne-moi cette bague ». Elle hausse les épaules. « Jamais ! » fait-elle.

— Jamais ?... répète Schmitz.

— Oui !... Mais, moi, Hermann Eselkopf, je ne souffre pas que l'on me refuse quelque chose quand je porte l'uniforme des braves soldats allemands...

— Bravo !...

— Je lui ordonne donc, à la petite : « Donne-moi immédiatement cette bague... » Elle répond non, avec insolence...

Mais Jakob Schmitz a retiré la bague...

Et il est devenu tout pâle. Et ses yeux sont plus petits que jamais. Et sa bouche tordue...

— Et qu'as-tu fait, Hermann ?... murmure-t-il...

Hermann part d'un rire énorme, d'un rire glorieux et superbe...

— Eh bien, j'ai pris la bague, parbleu !... Je l'ai prise avec mon sabre, d'un seul coup... Et j'ai pris la main avec !...

— Och ! Och !... Bravo ! Cet Hermann ! s'écrie Herr Docktor Halbfleisch, qui étouffe de rire...

Il n'y a que Jakob Schmitz qui n'ait pas ri de la bonne histoire. Sans doute, il pense à autre chose

Mais, tout d'un coup, il se lève. Et il est si pâle et si crispé qu'il fait peur. Et il tremble...

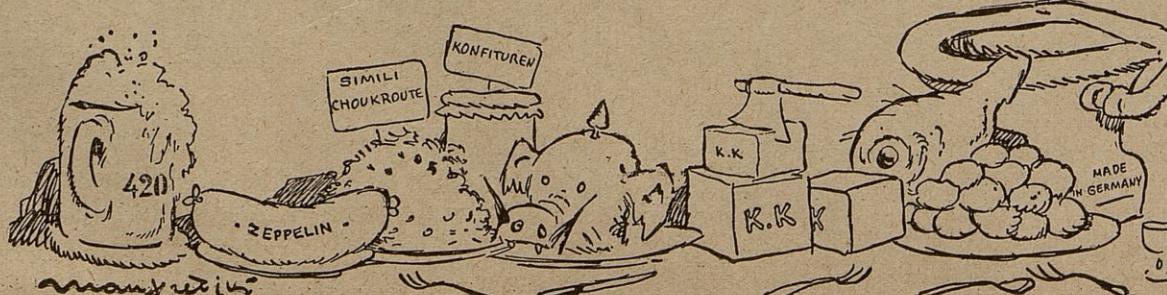
Il bégaié :

— Je te félicite, Hermann... Mais tu ne sais peut-être pas le nom seulement de la petite femme, comme tu dis, à qui tu as pris cette bague. Mais regarde à l'intérieur de l'anneau...

Il y a les initiales : J. R... Tu vois ?... Cela veut dire que tu as volé cette bague à Jeanne Rollaert... »

Maintenant il a la voix plus forte :

— Tu comprends, Hermann ?... Si je sais que cette bague appartenait à Jeanne Rollaert, c'est que c'est moi qui l'avais offerte... Tu comprends, n'est-ce pas ?... Tu comprends que tu es un voleur, dis ?... Tu comprends que tu es un assassin, dis ?... Tu comprends que tu es un lâche, un lâche, un lâche...»



...des refrains guerriers

SERVICE DU PRINCE

PAR
PIERRE VILLETARD

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE CINQUIÈME

EN MISSION

Jacquemin, au fond, n'était pas l'indifférent qu'il voulait paraître. Bien qu'il eût déclaré tout net à son ami que l'aventure de Maud ne l'intéressait que dans la mesure où elle démontrait l'infamie d'un Boche, il plaignit Chavanne.

— Mais que pouvons-nous faire, mon petit ? jugea-t-il. Il n'est pas en notre pouvoir d'aller chercher miss Watson de l'autre côté de la barricade. Travaillons pour elle en nous battant bien... Et, pour le reste, à la grâce de Dieu.

Robert avait plongé sa tête dans ses mains :

— Tu as raison, dit-il d'une voix sourde.

Les deux amis ne reparlèrent plus de Maud. Certes, Robert n'avait pas oublié la jeune fille, mais son devoir le réclamait, il s'y consacrait tout entier avec énergie.

Envoyés sur le front de l'Argonne, les jeunes gens, par d'habiles reconnaissances, avaient tout de suite mérité les plus vifs éloges. Puis ce fut leur premier combat, la rencontre avec un taube que Jacquemin abattit magistralement de sa mitrailleuse. Et la croix de guerre qui, à la suite de cet exploit, orna leurs poitrines, accrut leur désir de gloire et de sacrifice.

Un soir, le chef de l'escadrille les fit appeler :
— Mes amis, le général a besoin de vous.

— Le général ?... Peste !... Serions-nous devenus indispensables ? murmura Robert en se tournant vers Jacquemin.

— Ne t'en plains pas, mon petit, riposta en souriant l'observateur.

Une automobile les conduisit dans la nuit à l'état-major. Le général entouré d'officiers lisait une carte à la lueur d'une lampe.

— Mes enfants, interrogea-t-il, êtes-vous prêts à tout ?

Oui, mon général, répondirent d'une seule voix Chavanne et Jacquemin.

— Merci... D'après ce que vous avez fait, je savais ce que j'étais en droit d'attendre de vous.

Bien qu'il s'exprimât énergiquement, il y avait dans sa voix rude un peu d'émotion.

— Voici, dit-il... Suivez-moi.

Son index parcourut le Luxembourg belge. Il s'éleva lentement au-dessus de Neufchâteau, traversa la forêt de Saint-Hubert, puis s'arrêta tout à coup sur une mince ligne bleue qui montait vers le nord-ouest à travers les bois.

— L'Ourthe, dit-il... Moreuil, êtes-vous sûr du renseignement ?

— Parfaitement sûr, répondit l'un des officiers qui se trouvaient à côté de lui.

— Bien... Voyez, dit-il, en désignant à Jacquemin et à son pilote un point qu'il avait marqué d'un trait de crayon rouge. Là se trouve le château d'Hamptea, presque à côté du village, légèrement à droite. L'endroit, d'ailleurs, est facile à repérer. Une large allée forestière mène à la maison. J'attache à la destruction de ce bâtiment une grande importance... Voulez-vous que nous vous adjoignions un autre appareil ?

— Inutile, mon général, répondit Jacquemin en s'inclinant, nous suffirons à cette besogne-là.

— Entendu, mes amis. Pas d'instructions spéciales. Vous déclencherez la série d'explosifs qu'il vous conviendra. Je regrette de ne pouvoir vous donner d'autre explication.

— Nous n'y tenons pas, mon général, dit Chavanne respectueusement.

Le général tendit la main aux deux aviateurs :

— Bon courage, mes enfants... Je dois vous prévenir que l'ennemi est sur ses gardes, que là-bas, vous aurez probablement affaire à forte partie... Insistez.

— Jusqu'à la mort, mon général...

— Je vous remercie.

— Ma foi, mon vieux Jacquemin, dit Chavanne lorsqu'ils se retrouvèrent en tête à tête dans l'auto-

mobile, c'est peut-être au grand patron lui-même que nous allons servir la grenade.

— Peut-être, dit laconiquement Jacquemin.

Ils dormirent peu, cette nuit-là, trois heures à peine, mais ils s'éveillèrent frais et dispos, impatients déjà de s'élancer dans l'air vif du matin à la conquête de nouveaux lauriers. Robert vérifia minutieusement son appareil, en tâta la membrure, puis l'essence faite, le casque ajusté, se frotta les mains.

— Ce qu'il va faire bon, là-haut, mon vieux Jacquemin.

Le biplan, tiré du hangar, happait déjà la brise de ses ailes ouvertes. L'hélice ronfla, les aviateurs prirent place dans leur baquet et le grand oiseau roula sur la prairie puis décolla rapidement dans l'aurore naissante.

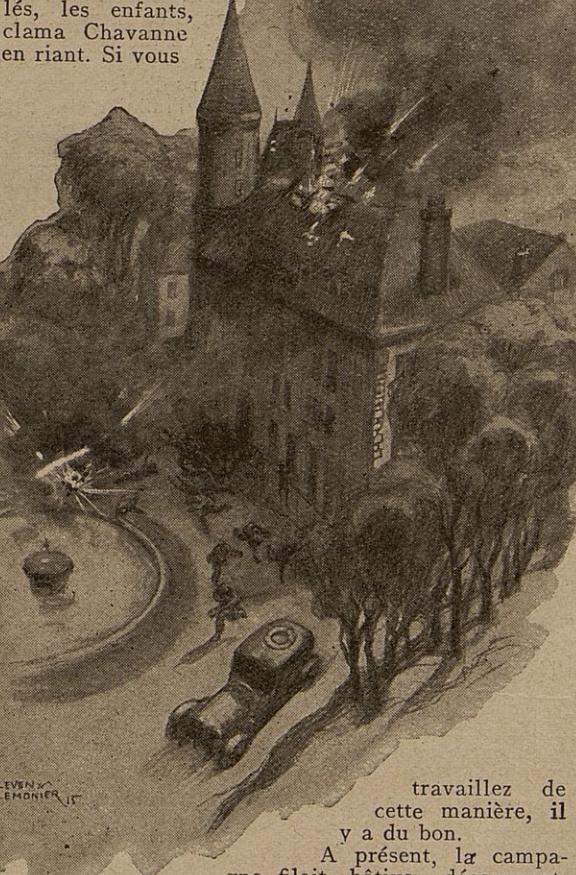
C'était un joli temps d'automne, une claire fin de nuit où, de la terre moite, s'exhalait, avec une odeur d'herbe grasse, la joie confuse d'un jour nouveau, peut-être le dernier des jeunes aviateurs. Mais, dans l'allègre tapage du moteur, ni le pilote ni l'observateur ne pouvaient nourrir de sombres pensées. Ils volaient droit au but, sans réfléchir, « prêts à tout », comme ils l'avaient déclaré fièrement à leur général.

Penché sur ses commandes, Chavanne, petit à petit, prenait de la hauteur. Les aiguilles, devant ses yeux, tressautaient dans leurs cadans. Il prêta l'oreille. Le moteur « rendait » bien, sans le moindre raté, comme si l'appareil, docile aux désirs de ceux qu'il portait, avait conscience de l'effort qu'on exigeait de lui.

— Attention, vieux ! cria le pilote.

Au-dessous d'eux, la tache blanche d'un petit village marquait l'extrême limite des lignes françaises. Au delà, ces bouquets de bois, ces fermes à mi-côte recelaient l'ennemi. C'était l'un de ces jours de demi-repos où, si la bataille fait relâche, le canon, lui, ne cesse de veiller en secouant l'espace de ses grondements sourds. L'altimètre marquait 1.800. A cette hauteur le biplan devait être à peu près invulnérable. Et, soudain, le soleil jaillit, un soleil rose, vapoureux, dont les rayons sans chaleur éclaireront la plaine. A ce moment deux détonations retentirent, tandis qu'un petit nuage en pluie blanche croyait assez loin derrière l'appareil.

— Mal réveillés, les enfants, clama Chavanne en riant. Si vous



travaillez de cette manière, il y a du bon.

A présent, la campagne filait, hâtive, découvrant, dans une glissade folle, ses forêts, ses villages et, parmi les cultures, des rivières dénouant leurs fils argentés. Jacquemin, attentif, déchiffrait sa carte, sondant parfois l'azur que ne troubloit, à cette heure, aucun flocon de nuage. Soudain, comme il portait la jumelle à ses yeux, il s'exclama :

— Un appareil à droite.

C'était un taube, il n'en pouvait douter. Evidemment l'avion boche les voyait aussi et allait tenter de barrer leur route. En temps ordinaire ils eussent accepté le combat mais aujourd'hui, coûte que coûte,

ils devaient remplir leur mission sans rien laisser à l'imprévu.

Chavanne empoigna l'un de ses leviers. L'aiguille du compte-tours bondit aussitôt. Le biplan fuyait. La lutte dura quelques minutes puis, graduellement, le taube diminua pour s'effacer au bout d'un quart d'heure dans le ciel limpide.

— Bien joué, mon petit Chavanne, approuva Jacquemin. Nous nous retrouverons un jour ou l'autre avec cet oiseau. Mais, pour aujourd'hui, la bataille était un luxe inutile.

Il consulta sa montre, observa le relief du paysage. On approchait. Mais encore fallait-il prendre exactement ses mesures afin d'être assurés de tomber à pic...

À nord-ouest, l'Ourthe coulait, d'un bleu léger, cinturant d'épais bois dans ses boucles fraîches. Jacquemin compta les villages épars sur ses rives : Laroche, Maucourt, Rendeux, puis, brusquement, sa main toucha l'épaule de Chavanne :

— Hamptea ! cria-t-il.

C'était bien Hamptea, en effet. Le château devait être à droite mais ni Jacquemin ni Chavanne ne l'apercevaient. Ils le découvrirent, brusquement, au bout de l'allée décrite par le général, une allée d'arbres verts, des cèdres, sans doute, menant vers une vieille demeure en pierre et brique rose qui trônait orgueilleusement au bord d'une pelouse.

— C'est là, dit Jacquemin... Ma foi, je crois bien que notre arrivée ne les tourmente guère.

A peine avait-il achevé cette phrase qu'une faible détonation frappa leurs oreilles. Un coup de fusil. Evidemment on les avait vus, les sentinelles donnaient l'éveil. Tout à l'heure une formidable riposte se déclancheraient contre l'agresseur. Il leur fallait agir vite, s'ils voulaient obtenir un résultat.

L'avion descendit. Plein d'audace, indifférent, semblait-il au danger que sa manœuvre lui faisait courir, le biplan, par des spirales élégantes, se rapprochait peu à peu de son objectif. Une première bombe tomba, puis une seconde. Un jet de flammes fusa hors du toit. Des gens, fuyaient la maison, traversèrent la pelouse. Une automobile démarra en hâte...

— Et de quatre... et de cinq... gouilla Jacquemin qui ne cachait pas sa joie d'avoir pu accomplir aussi aisément un pareil ouvrage.

Il ajouta, criant ses paroles :

— Le quartier général. J'en suis sûr. Peut-être bien que ces messieurs étaient en train de tenir un conseil de guerre...

Au même instant, trois détonations retentirent, tandis que de petits nuages en velours blanc, aux contours précis, éclataient à moins de cent mètres du biplan, en épargnant leurs essaims de mitraille.

— Les contre-avions, murmura Chavanne... C'est la réponse du berger à la bergère.

Sous l'effort du pilote, cependant, l'oiseau, d'un bond, monta dans l'azur. Mais déjà, la partie était compromise. Méthodiquement, le tir des contre-avions encadrait le biplan. Des éclats de mitraille perforent les ailes, brisèrent deux tendeurs.

— Cela se gâte, remarqua Jacquemin... Filons, mon petit Chavanne, s'il est temps encore.

— Je crois bien qu'il est temps, hurla le pilote. Ce ne sera pas encore cette fois que...

L'explosion d'un shrapnell coupa sa phrase. L'appareil, cette fois, devait avoir été sérieusement atteint.

— Blessé ? interrogea Chavanne anxieux.

— Non... Et toi ?

— Rien... Hardi, mon vieux...

— Et le biplan ?

— Peu de chose... Je le crois, du moins...

Les gaz ramenés, le pilote avait tiré à fond sur l'un des leviers. Mais le moteur ne rendit pas, comme il l'espérait. Dédaignant toute prudence, Chavanne pencha sa tête hors du capot. Il poussa un cri :

— Le réservoir... Toute l'essence nous lâche...

Un projectile, en effet, avait crevé cet organe vital. C'était la chute prompte, inévitable...

— Alors, mon petit ? interrogea Jacquemin.

— Alors mon cher, pas de choix, la mort... ou la descente...

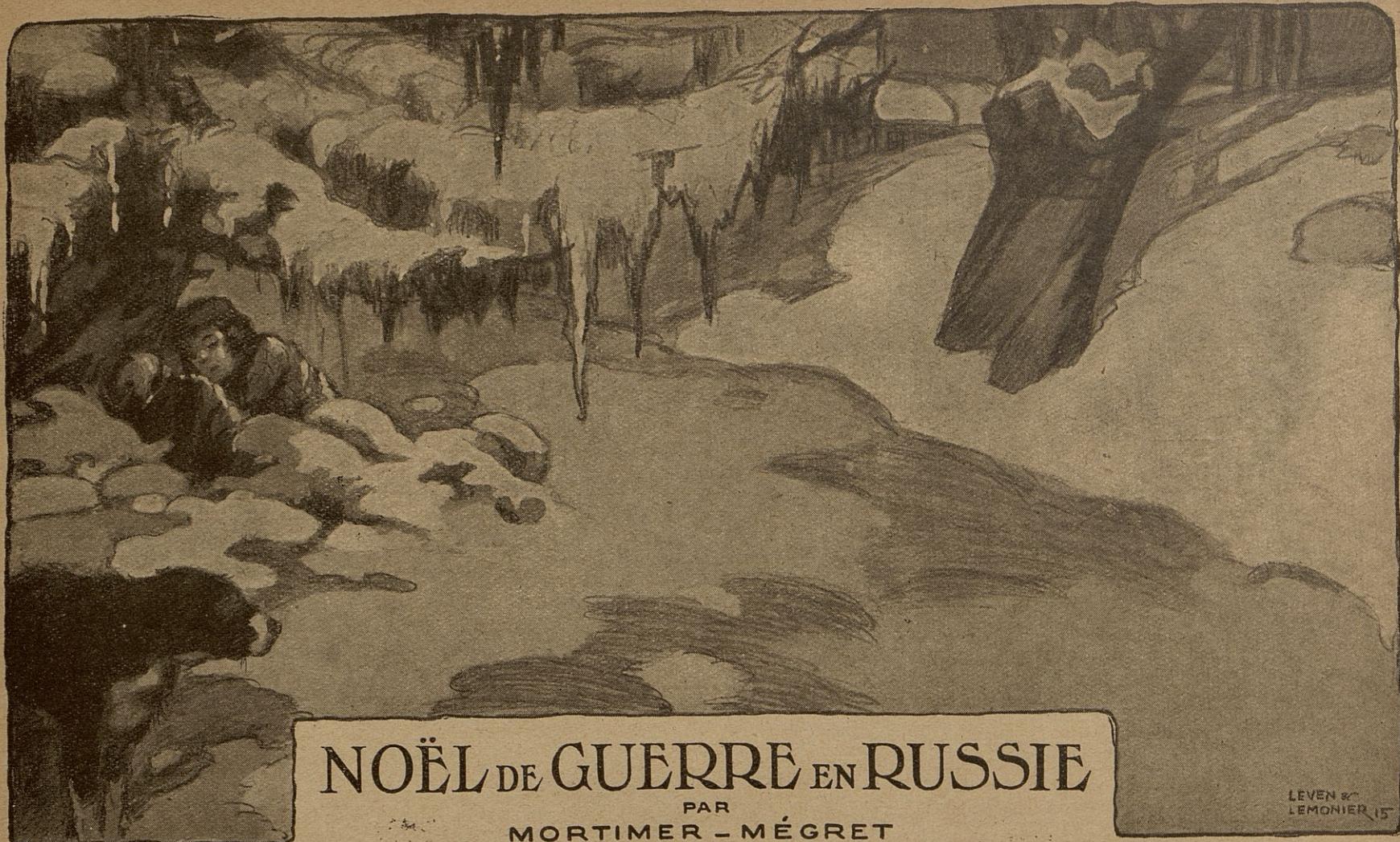
— C'est-à-dire la capture.

— Dame !...

— Eh bien, descendons, mon petit... Dans la vie, c'est comme à la guerre... Il faut toujours tenir... le quart d'heure de plus.

Douce à l'ordre de son lieutenant, Robert Chavanne avait coupé l'allumage et le grand biplan épousé, mais non vaincu, glissa lentement vers l'orée des bois.

(A suivre.)



NOËL DE GUERRE EN RUSSIE

PAR
MORTIMER - MÉGRET

LEVEN &
LEMONIER 15

Depuis qu'ils erraient ainsi, y avait-il des semaines, des années, ou bien des mois ? Dans leur cerveau d'enfants, ce qui touchait au passé leur semblait infiniment lointain.

Chez lui cependant — comme luit un brusque rayon de soleil entre les gros nuages noirs, les jours d'orage — reparaissait parfois le souvenir des jours heureux. C'était la salle familiale, tout embuée de tiédeur par le grand poêle de faience, le repas du soir prêt, les écuisses fumantes sur la table de bois ciré, rangées par ordre, celles du père et de la mère à un bout et puis celles des petits à l'autre.

Et le retour de l'école à la tombée du jour, sous les gros flocons tournoyant comme des papiers, qui descendaient du ciel bas ; la statue du « stavosta » que, par dérision, on avait dressée toute en neige et qu'à coups de boules blanches, la bande joyeuse lapidait. Et encore, le dimanche, quand on se rendait en traîneau à l'office, on fendait l'air si vite qu'on se serait cru juché sur la queue de l'étoile qui file, de l'étoile du bonheur... L'étoile du bonheur ! Il y avait si longtemps qu'elle n'avait brillé dans la nuit sombre de sa désespérance !

Un soir, alors que le père, retour des foins, commençait la prière au milieu des enfants agenouillés, un galop de chevaux avait résonné dans la cour. Les aboiements des chiens, le bruit des sabres, des cris, des ordres : « Partez de suite, c'est la volonté du général. Partez, l'ennemi approche. Demain il sera trop tard ! »

En hâte, au milieu des pleurs, des sanglots, on avait entassé dans la charrette les souvenirs les plus précieux, l'icône, le bracelet de mariée de la mère, et puis quelques hardes. En hâte on était parti, et dans la nuit claire de septembre, sous l'œil de la lune qui semblait rire du désastre, de longues flammes crépitantes et tordues s'étaient élevées, rougeoyant l'ombre. Et dans les étincelles qui faisaient, tout le bonheur, tout le passé, toute la vie s'étaient envolés en fumée.

Alors, c'avait été l'existence misérable. Dans la boue de l'automne, sous les pluies de l'avant-hiver, la troupe minable s'était peu à peu éclaircie.

Yvan le doux, que la mère allaitait encore, était parti le premier pour le voyage dont nul ne revient. Puis c'avait été le vieux cheval, le serviteur fidèle ; un matin que les petits, comme à l'habitude, réchauffaient leurs doigts à sa tiède haleine, le souffle s'était éteint et la chair s'était glacée. Ensuite, le grand frère, qui disait qu'il voulait tuer l'Allemand, s'était éloigné vers l'ouest, en faisant un geste d'adieu avec la main.

Il se rappelait aussi qu'à force de marcher ils étaient arrivés devant une ville, une grande ville. Les toits ronds des églises étaient d'argent. Dans les rues il y avait beaucoup de monde, et des voitures qui marchaient toutes seules. Un homme rude, revêtu d'un grand manteau à boutons brillants, les emmena dans une vaste salle, bien chaude, où étaient déjà beaucoup de pauvres gens. On leur avait donné à tous une bonne soupe épaisse et grasse et il avait passé une nuit délicieuse, la première qui fut sans vent, sans froid, sans pluie et sans pleurs.

Mais, à l'aube suivante, le calvaire avait repris. On les avait mis dans une sorte de boîte sans couvercle, attelée derrière de petites maisons carrées, sans fenêtres, et qui roulaient, roulaient, éternellement. Une grosse machine, qui faisait « chout... chout !... » en lançant une fumée blanche tirait tout cela. On s'en était allé vers le pays où se lève le soleil, le pauvre soleil d'hiver si pâle, si fatigué qu'il ne réchauffait plus.

Un matin, tandis que la glace mettait autour du visage des moujiks ces belles aiguilles brillantes qui pendent au long des branches, le convoi

s'était arrêté. Simon — il se souvenait qu'on l'appelait ainsi — était descendu dans la capagne afin d'aller chercher un peu de vin chaud pour la mère qui, de faim et de misère, s'en allait. Dans une maison qui fumait là-bas, il avait trouvé une dame compatissante qui avait enveloppé de lapis ses pieds enflés, et puis d'un bon caftan de drap épais ses épaules grelottantes. Il avait mangé de la galette desséchée et bu au vase d'hydromel. Et puis, pourvu de vin, de thé et de viande, il était revenu... Il était revenu pour voir l'horizon morne et désert, pour voir les rails vides, car le train était parti. Les longs rubans d'acier lisses et brillants se rejoignaient là-bas, tout là-bas, pour entrer dans l'infini de la plaine qui s'étendait plus loin que l'endroit où le regard pouvait aller. Le train, avec le père, la mère, les sœurs, était parti. Simon se trouvait seul au monde. Et Simon avait recommencé, au travers du temps et de l'espace auquel il n'y a pas de fin, à errer et à mendier.

A quelque temps de là, alors que son cœur était vide et triste, il l'avait rencontrée. Son âge ? Le sien peut-être, douze ans, ou une ans, ou dix... Elle était blonde et douce, avec deux grandes nattes qu'elle se tressait et quelle roulaient autour des oreilles pour ne pas qu'elles s'accrochent aux ronces. Comme lui, elle avait perdu sa famille et, plus que chez lui encore, le passé n'était plus chez elle qu'un trou noir.

Elle se souvenait seulement d'un amoncellement de cadavres, au milieu desquels, fouillant avec des mains rouges, rôdaient des hommes habillés de gris qui parlaient une langue inconue et qui portaient une coiffure noire, avec une pointe brillante comme celle qui termine les lances des cosaques. Elle s'était trouvée au milieu de corps froids, et elle avait le front qui lui faisait mal, grand mal. Elle avait eu peur, peur comme quand on va mourir, et elle était restée sans bouger. Mais la faim l'avait prise, et les hommes gris étant partis, elle s'était sauvée et elle avait marché vers le soleil.

Comment la nommait-on ? D'où venait-elle ? Qui était-elle ? Elle l'avait oublié, elle ne savait. Elle lui raconta sa courte histoire. Elle lui dit qu'il serait son petit enfant ; et lui l'appela Maria en souvenir de la Vierge dont on lui avait souvent parlé.

Depuis lors ils avaient uni leurs misères, leurs détresses et, d'en partager le poids, elles leur paraissaient plus légères. Lui, il préparait le bûcher d'un fagot sec ramené de la forêt, lié avec une corde qu'il avait trouvée. Elle excellait, avec de la neige fondu, du pain, du sel et de la graisse de porc que les âmes compatissantes lui donnaient, à faire une soupe délectable, telle que n'en mangeait certes pas la fille du tsar dans son palais. Et elle avait une manière de croustiller la galette qui lui rappelait, à lui, les gâteaux dorés et croquants qu'apportait autrefois Sophia Saronavna, la sœur du père, quand elle rentrait avec eux le dimanche après la présentation de la croix.

Il avait cassé dans les bois un bâton noueux auquel il avait laissé quelques épines pour mieux frapper et afin de la défendre contre les loups s'il en venait, et contre les chiens mauvais qui n'aimaient pas les pauvres gens comme eux.

Un jour qu'autour du brasier qui fumait dans la neige creusée ils commençaient leur repas, un jour qu'il faisait grand vent, grand froid, ils virent un haut chien maigre, l'œil brillant, l'oreille droite, le poil collé, le museau ras, qui se dirigeait vers eux.

Tout de suite ils comprurent que ce n'était point un ennemi. Les êtres qui souffrent se reconnaissent. Ils savent qu'ils n'ont rien à craindre entre eux... Ils virent bien que le haut chien roux avait faim ; et le chien roux comprit que les deux petits enfants qui étaient là tout seuls, sans parents, sans dé-

fense, sans foyer, seraient de suite ses amis. A partir de ce jour ils ne firent plus qu'une seule famille.

Chaque matin, dès le réveil, le chien levait le nez, humait le vent et puis partait. Il ne rentrait jamais bredouille ; c'était un lapereau, c'était un chat sauvage, c'était un oiseau qu'il rapportait. Les petits lui avaient donné une leçon de morale : « Tu sais, Suchka — ils l'avaient appelé Suchka parce que c'était doux à prononcer — tu sais que nous n'avons rien, et que ce qui est aux autres n'est pas à nous. Ce qui est aux autres il ne faut pas le leur prendre. Il ne faut prendre que ce qui n'est pas aux hommes, c'est-à-dire ce qui est au bon Dieu, parce que le bon Dieu, il a donné tout ce qu'il avait aux petits enfants pauvres, dont nous sommes ! »

Et Suchka, dont l'œil bleu était si vif et si clair, avait compris. Jamais il n'avait rien volé dans les fermes, et jamais il n'avait trempé sa langue grise dans les grandes jattes de lait chaud qui fument, à l'heure où la nuit tombe, à l'entrée des étables.

La nuit Suchka les tiédissait de son corps. Il se couchait entre eux deux, de sorte qu'ils avaient chacun un côté bien chaud, et puis quand il faisait trop froid de l'autre, ils changeaient de place et se réchauffaient ainsi par morceaux. Et ils trouvaient cela bon et remerciaient leur ange gardien de leur avoir donné ce compagnon, cet ami.

Ce soir-là, la bise était plus mordante que de coutume et la neige tombait plus serrée, plus épaisse, plus drue. Le ciel était si bas qu'on n'avait qu'à lever la main, même quand on était un petit enfant, pour le toucher ; c'était pour que les prières y montent plus facilement, sans doute, et que l'enfant Jésus puisse en descendre sans avoir un trop long voyage à faire, car c'était le soir de Noël.

Simon et Maria, et aussi Suchka auquel ils l'avaient raconté, ne pourraient coucher dans une étable à la fin de la journée. Car c'est cette nuit de Noël que le ciel réserve aux bêtes, à l'âne et puis au bœuf ; durant que le soleil se repose, ils ont le droit de converser avec des vraies paroles, comme celles que les hommes échangent, en récompense d'avoir réchauffé l'enfant Jésus lorsqu'il vint au monde ; et personne, pas même les petits enfants pauvres sans feu ni lieu, et pas même leur ami le chien roux, n'ont la permission de gêner leur entretien. Simon et Maria savaient cela. Ils savaient aussi qu'ils auraient bien froid, et dans un conciliabule qu'ils avaient tenu avec Suchka, il fut décidé qu'ils iraient réchauffer leurs doigts aux cierges qui brûlaient devant les images saintes, à l'église voisine.

...Tout le pays s'y rendait car c'était une église célèbre, consacrée à Pierre. En basant la terre cinq fois devant son image et en brûlant deux cierges, les fiancées étaient certaines d'être heureuses et les épouses d'être mères. Et la foule de moujiks, de femmes, d'enfants, dans la nuit noire s'y rendait.

Chacun, jusqu'au plus petit, portait une lanterne de Noël dans laquelle une grande chandelle brûlait. Et la lanterne était haute, et la chandelle était longue, parce qu'il fallait, sous peine d'être puni, qu'elle brûlât encore quand on rentrerait au logis : il fallait qu'autour du poroscenak — le porc garni de crème qu'on mangeait au retour de la messe de minuit — toutes ces lumières fussent dessées pour fêter la venue du Messie, tandis qu'on buvait la boisson chaude et qu'on chantait.

Et tout le long de la route, les lanternes dorées et enluminées brillaient. Autour de chacune d'elles, la neige semblait s'écarter, par respect sans doute, et chacune d'elles, jusqu'à la moins riche, jusqu'à la plus humble, avait dans la nuit une auréole semblable à celles qui, sur l'iconostase — la cloison de bois couverte d'or, qui sépare la nef du chœur, dans l'église — sont peintes autour du visage des images saintes.

Tout ce monde cheminait en devisant, par groupes, les enfants se tenant par la main, les femmes marchant devant, ensemble, et puis les paysans avec leurs hautes bottes et leurs fourrures venant par derrière.

De temps en temps un bruit de grelots se rapprochait, et les groupes s'écartaient pour livrer le passage à quelque traîneau rapide, tiré par des poulains ardents. Il y en avait à un cheval, comme celui du stanovoi que les paysans saluaient en portant la main droite à hauteur de leurs yeux et, de la gauche, en soulevant légèrement leur lanterne.

Il y en avait à trois chevaux, tel celui du gubernator, qui allait si vite que la neige soulevée sur son passage retombait épuisée, sans pouvoir arriver à le suivre. Le cocher, débordant son siège étroit de ses fourrures énormes, était penché en avant, les bras tout droits. Derrière lui, le haut fonctionnaire et sa fille, assis à même le plancher, les jambes allongées. Aux côtés du fin traîneau que terminait à l'avant une grosse tête d'ours, une escorte galopait, une escorte de deux grands chiens loups qui paraissaient tout essoufflés et qui suivaient la langue pendante, et devant lesquels Suchka s'effaça.

...Mais voici que l'on était devant le temple et, tout émerveillés, ne sentant plus ni le froid, ni la neige, ni la faim, ni leur détresse, tant le spectacle était beau, Simon et Maria et puis Suchka s'arrêtèrent.

Par la porte ouverte à deux battants toute l'église apparaissait. Au fond l'iconostase, dont les peinturesjetaient des feux dans la nuit, sous la lumière des cierges qui brûlaient. La grille centrale semblait d'or, et derrière elle un épais rideau de velours cachait le chœur. Et de chaque côté trois grands panneaux sur lesquels étaient peintes les saintes icônes, la Vierge, et puis saint Pierre et saint Paul, et puis trois autres saints que ni Simon, ni Maria, ni Suchka ne connaissaient, mais qui devaient être bons car ils souriaient aux petits.

Au-dessus, sept figures moins hautes et devant chacune d'elles une lampe faite d'une veilleuse trempée dans l'huile rose, qui brûlait.

A droite et à gauche de l'iconostase, deux grands lutrins portaient une image sainte faite de bois doré et gravé. Et tout autour de chaque image de nombreux cierges brûlaient.

Ceux qui avaient quelque chose de spécial à demander, une prière particulière à adresser, s'approchaient et se prosternaien. Par trois fois, ils bai-

saien la terre et par trois fois ensuite s'inclinaient après s'être redressés en faisant le signe de la croix tel que le commande l'église orthodoxe, c'est-à-dire en se frappant le front et le ventre, et l'épaule droite, et le ventre encore. Après ces prosternations ils allumaient le cierge, le posaient, et en se signant à nouveau regagnaient leur place. les hommes debout, à droite, et les femmes, en fichus roses, en corsages rouges et en jupes bleues ou bien vertes, à gauche, agenouillées. Les enfants, avec leurs longs cheveux huilés, étaient au centre.

Mais voici que l'office commence et que les chants s'élèvent, chant bas et profond du diacre, chant de soprano du pope, et chant aigu du chœur de femmes et d'enfants réunis dans la partie droite de l'église, autour de l'orgue.

Par la porte de gauche de l'iconostase le diacre paraît avec sa longue chasuble de velours, que coupe une croix d'argent, et avec son écharpe que terminent deux franges d'or. Il se place au centre, face à la grille, et avec de grands gestes du bras droit, de sa voix profonde, il commence à louer le Seigneur.

Il lève son écharpe à la hauteur de sa tête, il écarte la main droite, la rapproche en s'inclinant et l'écarte à nouveau. Tout à coup la grille d'or s'ouvre toute grande, et, aux yeux éblouis des deux petits, l'autel et le pope, et l'enfant Jésus apparaissent tout chatoyants d'or et tout illuminés de lumières.

Sur l'autel, sous un globe de verre — sans doute pour le préserver du froid — l'enfant Jésus dans sa crèche est posé au pied de la croix, de la grande croix en or, devant laquelle brûlent six cierges. Derrière l'autel, face à l'assistance, le pope qui chante et prie.

Ensuite le diacre encense l'autel, et chacune des icônes saintes, et chacun des lutrins, et puis ensuite l'assistance, et dans toute l'église se répand une odeur comme les petits n'en avaient jamais sentie.

Maintenant c'est le pope à son tour qui sort du chœur et vient devant l'iconostase. Il a une grande barbe noire, longue et large, une étole en or et il porte une haute toque de velours noir. On lui présente le saint livre qu'on encense à son tour.

Le pope et le diacre rentrent dans le chœur par la porte de droite de l'iconostase, la grille se referme et les chants s'accentuent. Parfois la voix du diacre tombe, tombe très bas, comme si elle était prostrée, et la voix des femmes, au contraire, monte, monte tellement qu'elle semble vouloir dépasser le haut vitrage de l'église. Ce sont des sons suraigus, plaintifs, parfois un peu monotones, poussés à la gloire de Christ.

Deux fois encore la grille se rouvre, le pope et le diacre ressortent. Le diacre croise sur sa poitrine son étole, chante et prie ; et le pope présente la croix à l'assistance et la bénit.

Et enfin c'est, une fois apaisés les chants d'allégresse, le défilé à l'offertoire et la distribution du gâteau bénit.

De gâteau bénit, ni Simon, ni Maria, ni Suchka ne reçurent, car ils croyaient que pour se présenter devant Jésus il fallait des habits de fête, une lanterne avec un cierge qui brûle encore, des cheveux huilés et un caftan neuf, et de tout cela ils n'avaient rien.

Mais ils n'avaient plus faim, ils n'avaient plus froid, et ils ne sentaient plus la neige, tant s'étaient emplis leurs yeux de ce spectacle ; et ils en étaient encore émerveillés quand peu à peu les cierges s'éteignirent, quand furent soufflés les lampions rouges qui brûlaient autour de l'église, et quand, seules, luttant contre l'obscurité, subsistèrent les sept veilleuses qui brûlaient devant les icônes.

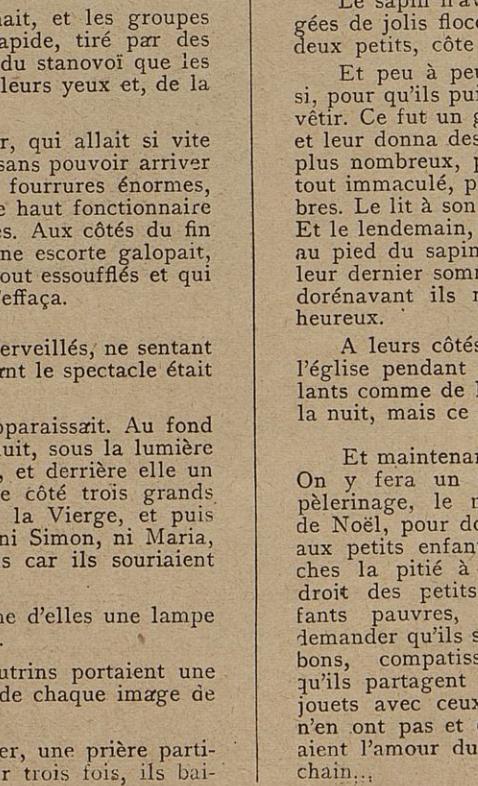
Proche de l'église était un sapin, semblable à ceux qu'on dresse, le lendemain, dans les salles chaudes, tout brillants de jouets et enluminés de chandelles, pour la joie des enfants, de ceux qui ont un papa, une maman, une famille et une maison.

Le sapin n'avait ni jouets, ni chandelles, mais il avait ses branches chargées de jolis flocons blancs qui lui donnaient un air de fête. A leur abri, les deux petits, côté à côté, se couchèrent.

Et peu à peu les flocons blancs descendirent sur eux lentement, comme si, pour qu'ils puissent se présenter décemment au ciel, ils voulaient les mieux vêtir. Ce fut un givre tout d'abord, un givre léger, qui les poudra simplement et leur donna des figures d'anges. Et puis les flocons augmentèrent, devinrent plus nombreux, plus pressés. Bientôt ils leur firent un lit, un lit tout blanc, tout immaculé, plus beau que ceux qu'ont les enfants riches, dans leurs chambres. Le lit à son tour, sous la couche uniforme qui tombait du ciel, disparut... Et le lendemain, quand les moujiks vinrent à la messe du matin ils trouvèrent au pied du sapin un gros tas de neige sous lequel les deux petits dormaient leur dernier sommeil, sous lequel ils reposaient paisibles, car ils savaient que dorénavant ils n'auraient plus froid, ils n'auraient plus faim et seraient heureux.

A leurs côtés, le grand chien roux attendait paisible. Il demeura devant l'église pendant toute la cérémonie funèbre, immobile, ses yeux blancs brillants comme de l'acier, et fixes. Et à son tour — les uns disent de froid dans la nuit, mais ce fut en réalité par amitié — il mourut le lendemain.

Et maintenant l'église consacrée à Pierre est devenue encore plus célèbre. On y fera un autre pèlerinage, le matin de Noël, pour donner aux petits enfants riches la pitié à l'endroit des petits enfants pauvres, pour demander qu'ils soient bons, compatissants, qu'ils partagent leurs jouets avec ceux qui n'en ont pas et qu'ils aient l'amour du prochain...

SUR LE FRONT RUSSE

Les nouvelles de Russie ont été rares cette semaine ; le mauvais temps a sans doute empêché toute action importante. On a annoncé, le 13, un combat dans la région à l'ouest du lac Bochin ; les Russes, ayant débordé l'ennemi, ont délogé à coups de baïonnette du village de Voyniouny une demi-compagnie allemande, faisant prisonniers un officier et quelques soldats et enlevant une mitrailleuse.

Sur la Duna, il n'a été signalé que des luttes d'artillerie dont l'intensité a paru croître vers le 15 ; dans la région de Riga, les batteries russes ont dispersé, en plusieurs endroits, les Allemands occupés à la fortification de leurs positions.

Deux compagnies allemandes tout entières, avec leurs officiers et leurs mitrailleuses, se sont rendues à un régiment russe près de Dvinsk ; le manque de vivres et l'insuffisance des vêtements chauds avaient poussé les Allemands à cette détermination.

Des dépêches de Pétrograd ont annoncé que les Allemands faisaient de grands préparatifs dans la région de Dvinsk pour une prochaine attaque ; ils y ont amené une nombreuse artillerie lourde et de nouveaux régiments d'infanterie.

En Galicie, sur la Strypa, au sud-ouest de Tarnopol, des détachements ennemis qui esquissaient une attaque ont été exterminés ou faits prisonniers par nos alliés.

Le champ de bataille s'est étendu jusqu'en Perse ; des agitateurs allemands ont soulevé la province de Sourmiah, et les rebelles, appuyés par des Turcs-Allemands, se sont emparés de la ville de Hamadan. Une colonne russe fut envoyée contre eux et les défia complètement.

L'ATTAQUE CONTRE LA SERBIE

Le repliement des troupes françaises sur les positions de Salonique s'est accompli avec le plus grand succès ; l'évacuation d'un énorme matériel de guerre, munitions, vivres, équipements a précédé la retraite de nos divisions.

Dans la journée du 10 décembre, les Bulgares ont attaqué notre armée sur presque tout le front, leur principal effort se portant sur la gauche où nous avions installé une tête de pont à Voiznick, sur la Cerna ; les Bulgares furent repoussés avec des pertes sérieuses. Nous pouvions évacuer Demir-Kapou, en faisant sauter le tunnel ce qui compliqua encore l'avance des Bulgares. Successivement, nos troupes occupèrent les positions de Gradec, de Valandovo, de Gievgelu, puis franchirent la frontière grecque.

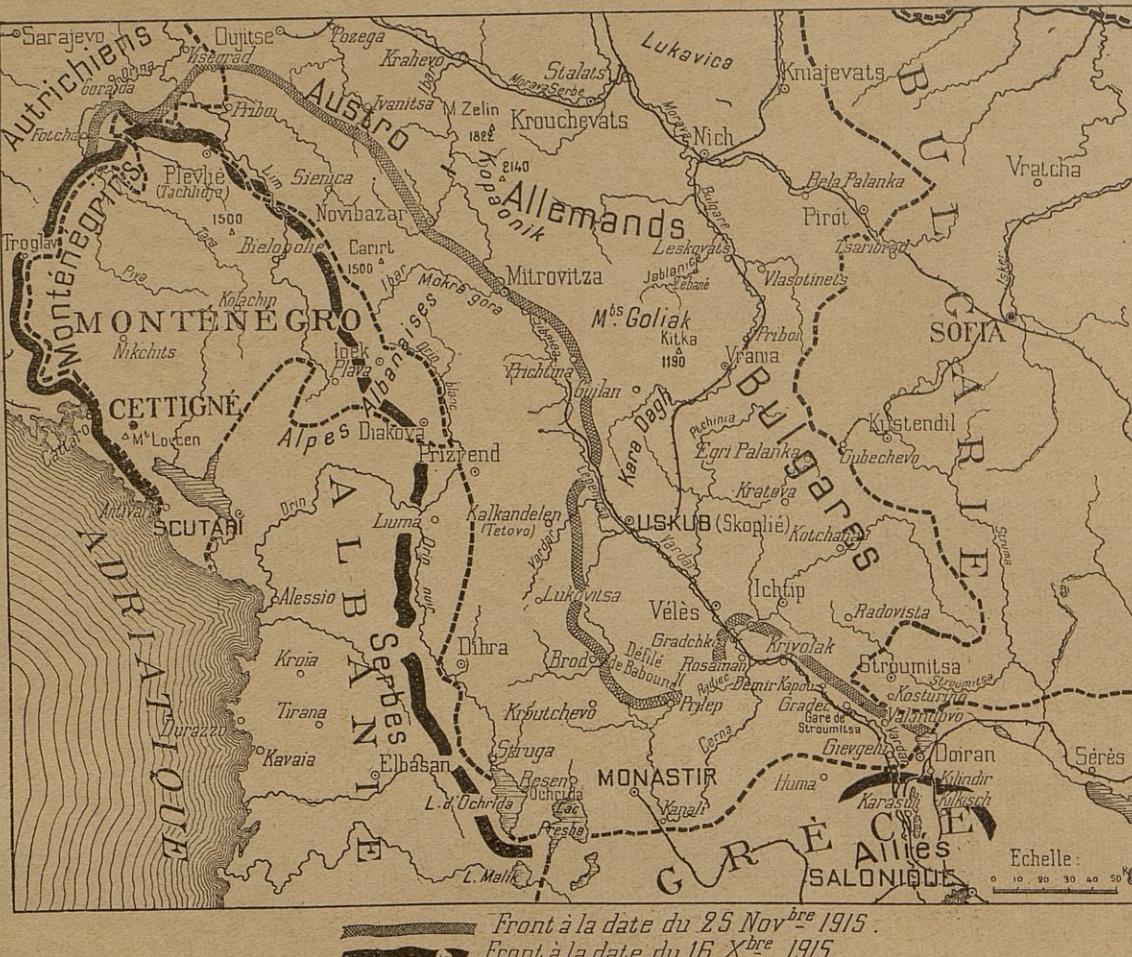
Nos alliés britanniques accompagnaient de leur côté la même opération de repli en résistant vaillamment à des attaques répétées de l'ennemi.

Le 15 décembre, la retraite des armées alliées était terminée ; les Bulgares s'étaient arrêtés à la frontière grecque qu'ils n'avaient pas franchie.

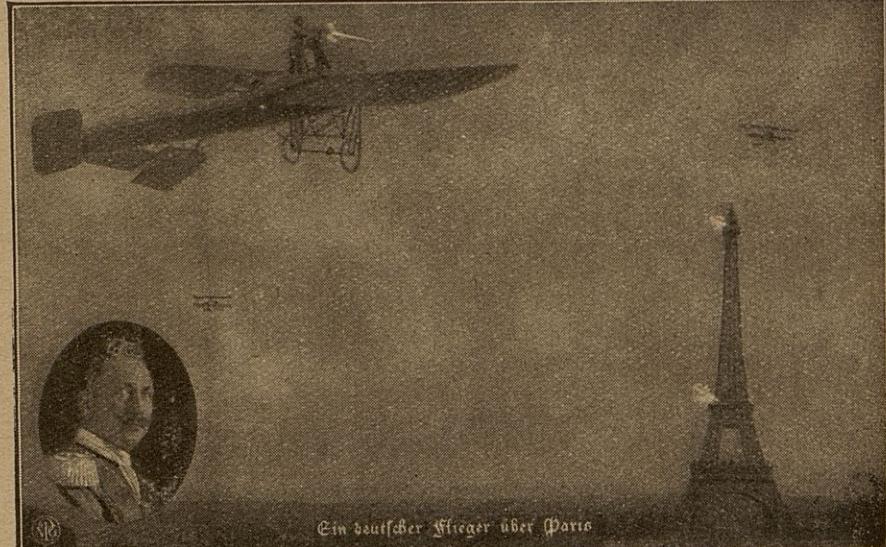
Pendant ce temps de nouveaux contingents français et anglais débarquaient à Salonique et partaient aussitôt rejoindre les armées du général Sarrail et du général Munro.

De leur côté les Italiens avaient réussi à débarquer à Vallona un corps d'armée de trente mille hommes et pouvaient ainsi ravitailler en vivres et en munitions l'armée et la population serbes réfugiées en Albanie.

Au Monténégro, les Autrichiens attaquaient de deux côtés à la fois ; ils ont obligé les avant-gardes monténégrines à se retirer au nord de Chahovre et de Bielopolie ; au nord d'Ipek ils ont occupé Rozai.



Cette coupe, d'une grâce exquise, a été trouvée parmi d'autres objets d'art dans un sarcophage que nos soldats ont mis à jour en creusant des tranchées au pied d'Achi-Baba sur la presqu'île de Gallipoli.



Voici une carte-postale vendue à New-York. Pour représenter des « taubes » sur Paris les Allemands ont « truqué » des photographies d'appareils français. Et les coups de canon de la tour Eiffel !

Notre Exposition de "L'ART A LA GUERRE"

ERRATUM. — Dans la liste des récompenses parue dans notre dernier numéro : Au lieu de 10^e prix.... 100 fr. N° 2.054, Encriner garni, de F. Verjin ; il faut lire : 10^e prix... 100 fr. N° 1.291-1.295, Garniture de bureau os, de H. Châtelain.

Nous croyons devoir rappeler à nos lecteurs en quête de jolis

cadeaux de Noël ou de Nouvel An qu'un comptoir de vente d'objets ne participant pas au Concours a été créé à l'Exposition de l'Art à la Guerre. Les objets achetés à ce comptoir sont remis séance tenante à leurs acquéreurs.

L'Exposition est ouverte tous les jours. Prix d'entrée : 1 franc.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de **250 francs**

au Document le plus intéressant.

La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 61, a été décernée, par le Jury du PAYS DE FRANCE, au document paru à la page 13 de ce fascicule et intitulé : "Un arbre déchiqueté par un obus".

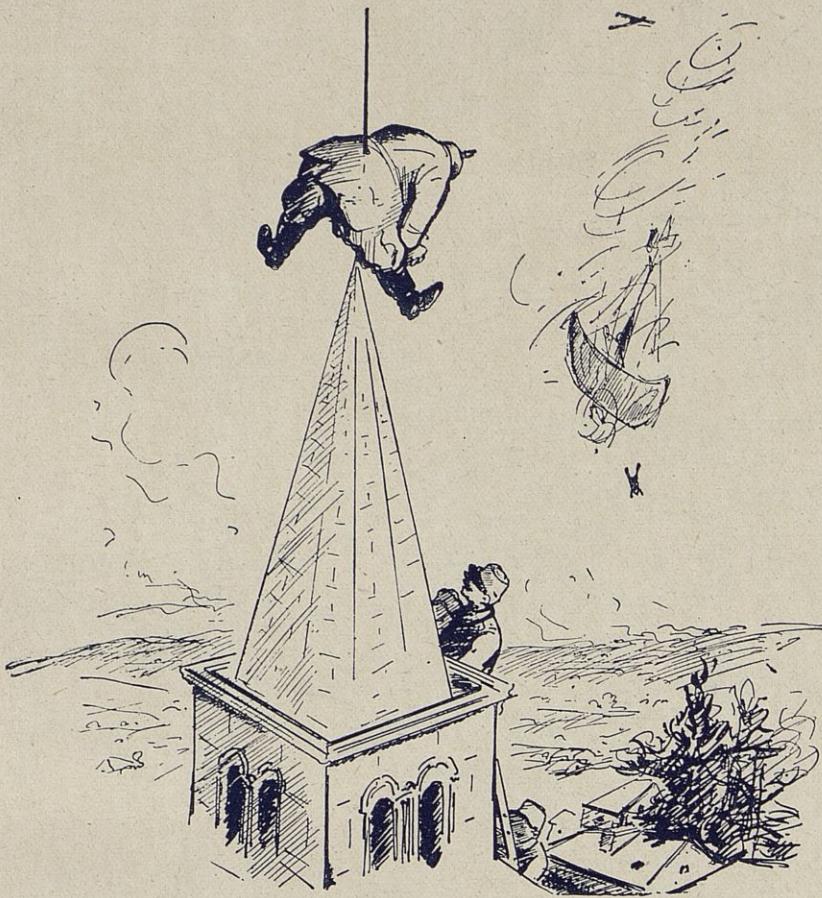
Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT ORIENTAL (d'après les Communiqués officiels)

La Guerre en Caricatures



LE BIENVENU

— Ça, mon vieux Boche, c'est ce qui peut s'appeler tomber à pic !...



KULTUR

— Vous avez coupé votre femme et vos deux petites filles en morceaux ? Maître, très cher maître, je vais hâter au plus vite votre départ sur le front comme instructeur.



LE MAUVAIS TIREUR

— En plein dans la tête ! j'en reviens pas !
— Lui non plus ...



LOGIQUE

— Comment ! un jeune homme vigoureux comme vous, vous ne serez jamais mobilisé ?...
— Naturellement, vous savez bien que la faïence n'va pas au feu ...